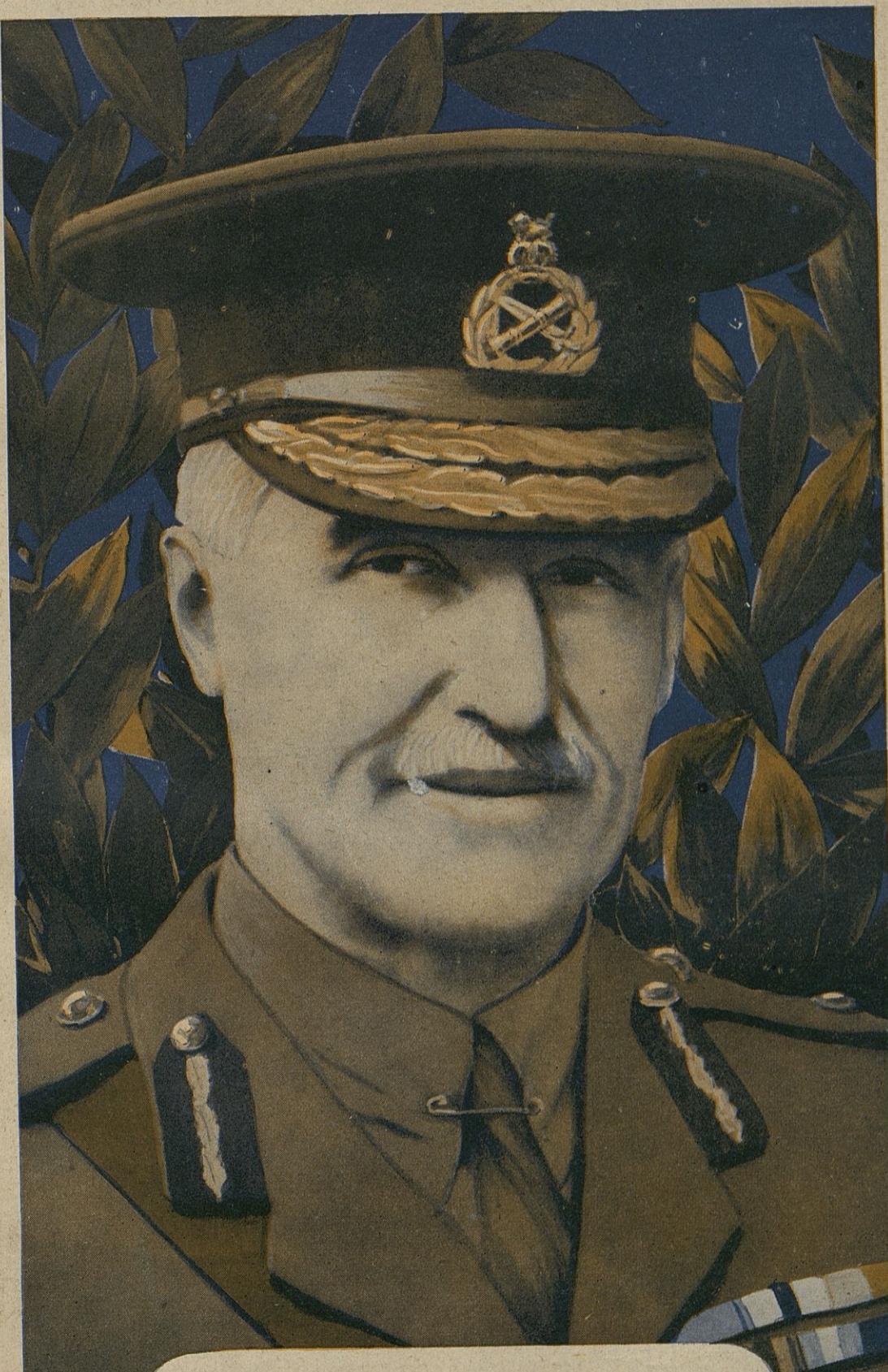


5^e Année - N 219.

Le numéro : 30 centimes

26 Décembre 1918.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Frs.

G. Horne
DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

Abonnement pour l'Etranger. 20

Édité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS



XIII

Le premier acte de Fortier le montra, comme autrefois, autoritaire et clairvoyant.

Il conduisit sa fille rue de la Paix et l'y laissa.

Il dit aux sœurs Pacaud :

— Je vous confie votre nièce pour une dizaine de jours. Il lui faut un trousseau et des toilettes en rapport avec ma situation. Je compte sur vous pour veiller aux essayages.

Puis à Suzanne :

— Je suis désolé de me priver de toi, mais c'est pour ton bien, ma chère enfant.

Il donna à Girard une seconde raison de sa conduite aussi fondée que la première.

— La présence de ma fille aurait été une gêne constante pendant les premiers jours de mon initiation. Quand Suzanne nous reviendra, elle nous trouvera ancrés dans nos habitudes nouvelles et se pliera aux arrangements que nous aurons pris en toute indépendance.

Retenue à Paris, la pensée de Suzanne ne quittait pas l'usine et il lui tardait d'y revenir. Elle songeait sans cesse à sa rentrée au foyer, cette rentrée toute proche où son avenir allait probablement se décider.

A force de penser à M. Girard elle s'était attachée à lui au point de ne plus pouvoir se passer de sa présence. Elle revivait avec une douce émotion les heures charmantes qui lui avaient permis de l'apprécier, de l'étudier et de le mieux connaître. Girard possédait comme qualité essentielle une franchise si manifeste qu'on lisait dans sa pensée comme on voit à travers l'eau claire d'une source. Son regard ne savait pas mentir et son expression était toujours le reflet de son âme. Or, pour un esprit aussi pénétrant que l'était celui de Suzanne, les sentiments de l'associé de son père n'avaient pas changé. Girard l'aimait toujours mais d'une façon si élevée qu'il l'aimait en se sacrifiant.

C'est cet esprit de sacrifice qui, tout d'abord, avait touché Suzanne au point de l'impressionner, puis elle s'était révoltée contre une souffrance dont elle était la cause involontaire et qui, pour toucher au sublime, n'en était pas moins imméritée. A son tour son cœur, jusque-là rebelle, s'était attendri. Dès lors les bontés constantes dont M. Girard les comblait, elle et son père, avaient fait leur œuvre et comme le problème de la vie se simplifiait !...

Quand M. Fortier vint la prendre, Suzanne appela de tous ses vœux le sort qui l'attendait. C'était au foyer commun la place en apparence effacée et cependant prépondérante de la femme telle que la comprenaient M. Girard et son père.

Dès les premières heures de cette communauté reprise ce fut pour Suzanne comme une révélation. A Roubaix elle subissait la vie qu'on lui imposait par entraînement et par habitude. Maintenant une sorte d'intuition lui fit comprendre que les deux associés comptaient sur elle pour les seconder. A l'extérieur, les travaux d'agrandissement s'activaient. Vers la fin du mois le nombre des ouvriers serait doublé. L'effort tenté s'annonçait prodigieux. Il serait d'un prix inestimable au moment où la patrie s'apprêtait à frapper les derniers coups. A l'expression de ferme volonté de son père Suzanne répondit par la soumission de son attitude ; aux regards inquiets de M. Girard, par la complacéité de son sourire.

Deux ou trois jours s'écoulèrent consacrés uniquement à l'intimité familiale, puis Fortier et Girard emmenèrent Suzanne en visite.

L'intérêt et la considération qu'on témoigna partout à la jeune fille étaient si disproportionnés avec les froideurs récentes qu'elle dut se faire violence pour ne pas s'en montrer étonnée.

Suzanne avait déjà remarqué que son père, méthodique comme toujours, suivait à son égard

Voir les nos 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217 et 218 du *Pays de France*.

un plan réglé d'avance. Attentif il l'observait, l'étudiait et la questionnait souvent. Le moment approchait où il aborderait les questions importantes avec la ferme volonté de les résoudre selon ses vues, mais pourquoi tardait-il ? Elle eut la clef du mystère à la première invitation dominicale où M. Girard imposa à ses relations Fortier comme son associé et son meilleur ami. Elle comprit que son père, avant de lui parler, avait tenu à la voir dans le milieu où elle avait évolué et vécu pendant son absence. Elle fit en sorte qu'il fut édifié. A son aise dans son élégante toilette comme elle l'avait été dans sa simple robe d'ouvrière, son succès fut d'autant plus marqué que l'intérêt s'était concentré sur sa personne. Aimable avec tous, discrète, l'air heureux, elle s'intéressa au bonheur de chacun avec une sensibilité de bon aloi.

La réunion avait lieu chez les Boutin, dans une villa moderne bâtie aux flancs du Mont-

dans sa plénitude, fit-il. J'avoue que, de tout temps, le plus cher de mes vœux avait été de te voir mariée à mon associé pour des raisons majeures. Cette combinaison resserre nos liens d'amitié et empêche une étrangère de se glisser entre nous. Débarrassé d'un tel souci, je puis me livrer tout entier à mon labeur. La réussite est au bout. Quant à Girard il n'a pas encore plaidé sa cause. Il n'a pas osé. C'est un délicat et un sensible, mais je n'ai qu'un mot à lui dire.

Suzanne murmura, en tremblant d'émotion :

— Ce mot, dites-le, mon père. J'ai réfléchi, je me suis étudiée, je suis sûre de moi. En répondant aux sentiments de M. Girard ce n'est pas un sacrifice que je m'impose. Je me suis insensiblement attachée à lui à cause de sa grande bonté, puis surtout à cause de son amour désintéressé. Il ne m'aime que pour moi. Il n'a pas varié. Pour me voir heureuse il n'a reculé devant aucun sacrifice, allant même jusqu'à me mettre dans les conditions voulues pour réussir un autre mariage que celui qu'il rêvait. Le véritable amour est contagieux. Entre Barner et Girard mon cœur n'a pas hésité longtemps. Il a fait choix de celui qui m'aimait comme il fallait que je sois aimée.

Fortier entraîna sa fille à la recherche de Girard. Dès qu'il l'aperçut il lui fit signe.

Trop bon psychologue pour ne pas deviner, au trouble ému de Suzanne et à la joie du père, que c'était bien le bonheur rêvé qui venait à sa rencontre, Girard accourut en pâlissant.

Alors, sans détour, son associé lui dit :

— Je viens d'interroger ma fille. Il y a deux ans elle avait, je crois, refusé de t'accorder sa main ? Eh bien ! le vent a tourné.

Et comme Girard ne pouvait réprimer un sourire de joie :

— Tu t'y attendais ?... lui dit Fortier.

— Oui, mes amis, avoua l'usinier. J'ai suivi jour par jour le changement qui s'est fait dans le cœur de Suzanne, mais cette fois je ne tenais pas à compromettre la chance inespérée de bonheur qui s'offrait à moi.

Puis, s'adressant à la jeune fille :

— Alors, vous consentez ?

— Elle t'aime !... assura Fortier.

— Puis-je me bercer d'un tel espoir ? murmura Girard.

Pour toute réponse Suzanne mit, en tremblant un peu, sa petite main dans celle que lui tendait l'associé de son père.

Fortier, très impressionné, patienta une seconde, mais son cœur était rétif aux émotions prolongées.

— Et maintenant, trancha-t-il, que fait-on ?

— Mais, révolut Girard en glissant sur son bras celui de Suzanne, nous allons faire part à nos amis de l'heureuse nouvelle.



Valérien, non loin du fort. Du soleil, de l'air, un panorama splendide, tels étaient les avantages du parc où des arbres géants entretenaient sur des points choisis des coins d'ombre.

Fortier prit sa fille à l'écart et lui dit :

— Je t'ai observée avec attention depuis mon arrivée et je crois pouvoir aborder un sujet qui nous intéresse au plus haut point. Je connais ton flirt avec l'ingénieur. Ce commencement d'intrigue, très légitime et très naturel, a eu pour résultat de t'ouvrir les yeux. Tu voulais échapper à ta destinée. Tu regretterais aujourd'hui d'avoir réussi parce que tu comprends qu'un avenir d'une autre envergure t'était réservé. Me tromperais-je ?

Suzanne rougit sans répondre.

Son père se montra heureux et rassuré.

— Enfin te voilà raisonnable et nous pouvons revenir à ce projet de mariage qui t'avait si fort offusquée il y a deux ans. Eh ! oui, ma chère enfant, ton vrai bonheur est près de nous. Ton foyer reste le même. Ai-je besoin de te faire l'éloge de mon associé ? Ce que je fis jadis pour lui il vient de le faire pour nous. B'en qu'il nous rende au centuple le service initial, l'acte reste le même, mais combien peu en auraient été capables ?... Sans doute, quand un homme déplaît, les sacrifices consentis par lui n'ont aucun poids. Certaines répugnances sont invincibles. Mais ce n'est pas ici le cas. Je t'ai vue avec Girard. Il t'est sympathique. Tu l'aimes. Me tromperais-je ?

Suzanne répondit :

— Je l'aime et je suis heureuse de l'aimer. Une expression de joie intense illumina les traits de Fortier.

— Ta réponse me fait connaître le bonheur



FIN.

Dans notre prochain numéro, nous commençons la publication d'un nouveau roman :

RIP-SING

Par Jules HOCHE

Nos lecteurs retrouveront dans ces pages trentaines les qualités de style et d'imagination qui ont fait le succès des romans de JULES HOCHE, parmi lesquels nous citerons : *Le Roman de la Chambre obscure*, *Le Mort volant*, *Le Secret des Paterson*.

URODONAL

rajeunit l'organisme

Recommandé par le Professeur LANCEREAUX, ancien Président de l'Académie de Médecine, dans son TRAITÉ DE LA GOUTTE

Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Névralgies
Artério-Sclérose

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).



C'est l'aube d'une seconde jeunesse, triomphante et joyeuse que vous voyez dans le flacon d'URODONAL, votre sauveur, ainsi que dans un miroir magique. Ayez confiance en lui : vous en verrez aussitôt les heureux résultats.

COMMUNICATIONS :
Académie de Médecine (19 n. 1908) ; Académie des Sciences (14 déc. 1908).

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, et 1^{re} pharmacie. Le flacon, 1 franc, 8 francs ; les 3 flacons, 23 francs.

L'URODONAL
est au rhumatisme ce que la quinine est à la fièvre, la Vamianine à l'avarie.

Globéol

donne de la force

Convalescence

Neurasthénie

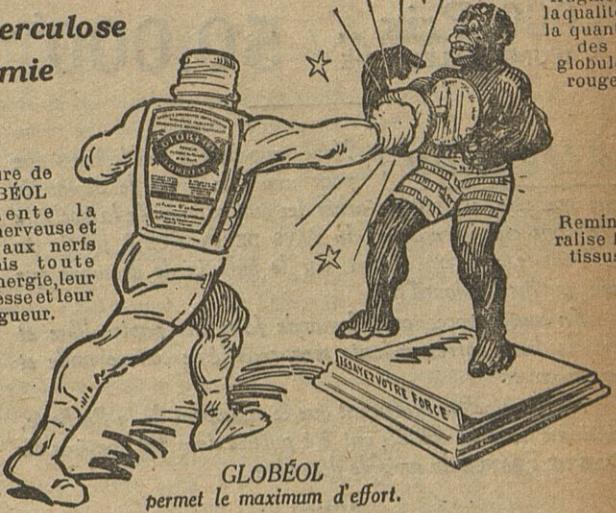
Tuberculose

Anémie

Augmente la qualité et la quantité des globules rouges.

Reminéralise les tissus.

La cure de GLOBÉOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs rajeunis toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur.



GLOBÉOL permet le maximum d'effort.

L'OPINION MÉDICALE :

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants ; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

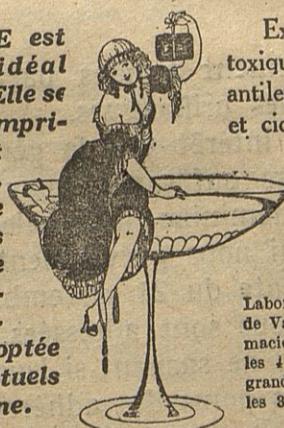
D^r Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

Toutes pharmacies et Etabl. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris. Le flacon, franc, 7 francs 20 ; les 3 flacons, franc, 20 francs.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau nous donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins rituels de sa personne.



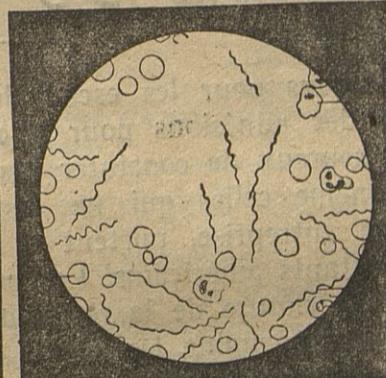
Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Laboratoire de l'Urodonal, 2, r. de Valenciennes et toutes pharmacies. La boîte, franc, 5 francs 30 ; les 4 boîtes, franc, 20 francs. La grande boîte, franc, 7 francs 20 ; les 3 boîtes, franc, 20 francs.

VAMIANINE

Nouveau produit scientifique non toxique, à base de métaux précieux et de plantes spéciales.

Avarie, Tabes
Psoriasis, Eczéma
Acné, Ulcères



Goutte de sang contenant les tréponèmes, agents de la syphilis, qui disparaissent avec une cure de VAMIANINE.

Toutes pharmacies et Etabl. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris. Le flacon, franc, 11 francs.

FANDORINE

et les maladies de la femme

80 % des Femmes ne sont pas satisfaites de leur santé !

Fibromes
Tumeurs
Hémorragies
Métrites
Irrégularités
Neurasthénie
Migraines



Je ne suis plus nerveuse et je n'ai plus de migraines depuis que je fais ma cure mensuelle de Fandorine.

La FANDORINE régularise la circulation sanguine. Cette rééducation donne également des résultats parfaits dans les troubles et retards, causes de tant de maladies.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon de FANDORINE, franc, 11 francs. Flacon d'essai, 5 francs.

Pagéol

répare la vessie
Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs
de la miction
Evite toute complication

L'OPINION MÉDICALE :

« C'est avec plaisir que je vous fais savoir que, ayant expérimenté le Pagéol, j'ai pu constater sa parfaite action antiseptique sur la vessie, et je le prescrirai dans tous les cas où il sera nécessaire. »

D^r Joseph SIMONI, Médecin-Major, Hôpital militaire d'Annonay.

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La demi-boîte, franc, 6 francs 60 ; la grande boîte, franc, 11 francs.



C'est moi le Pagéol qui donne à tous des vessies neuves et qui guérit les cystites, les pyérites et les prostatites. »

La
Pochette Surprise
 du "Pays de France"

5.000 Prix .. 50.000^{fr.}
 D'UNE VALEUR DE

Attention! Nous rappelons à nos lecteurs que pour avoir le droit de demander une pochette, il faut détacher les quatre bons de la pochette (un dans chaque numéro du PAYS DE FRANCE à partir du 5 décembre), coller ces bons sur le bulletin de demande que nous publions aujourd'hui.

En conséquence, toute demande faite sur papier libre et sans les bons correspondants sera considérée comme nulle et non avenue.

Nous rappelons également que le règlement de la Pochette, ainsi que tous les détails ont été publiés dans les numéros du PAYS DE FRANCE du mois de décembre.

Les bulletins de demande des POCHETTES SURPRISE seront reçus à partir de ce jour jusqu'au 10 janvier inclus. Les numéros des pochettes attribuées, ainsi que le nom des lauréats, seront publiés dans notre numéro du 27 février 1919.

Demandez une Pochette!

COLLEZ
 A CETTE PLACE
 LE BON
N° 1

**POCHETTE
 SURPRISE**

COLLEZ
 A CETTE PLACE
 LE BON
N° 2

DIRECTION DES CONCOURS
 DU "PAYS DE FRANCE"

Veuillez m'adresser la "Pochette Surprise"
 N° _____
 qui sera demandée (indiquer en chiffres
 le nombre de fois) _____ fois.

DATE D'ENVOI : _____

NOM ET PRÉNOM : _____

ADRESSE : _____

LOCALITÉ : _____ DÉP^t : _____
 Signature : _____

COLLEZ
 A CETTE PLACE
 LE BON
N° 3

1^{re} SÉRIE

valable jusqu'au
 10 janvier 1919

Le présent bulletin sera
 reçu jusqu'au 10 janvier
 inclus.

COLLEZ
 A CETTE PLACE
 LE BON
N° 4

LES FÂNIONS DU "PAYS DE FRANCE"

TANDIS que les fanions pour les escadrilles américaines continuent à nous parvenir, nous recevons encore des adhésions pour la confection de nouvelles oriflammes.

Nous sommes heureux de constater quotidiennement le grand intérêt que la généralité des femmes françaises, même celles qui n'ont pas de loisirs suffisants pour participer effectivement à notre entreprise, portent à notre manifestation féminine nationale à l'égard des valeureux combattants américains. Les nouvelles adhésions qui nous parviennent, bien que nous ayons annoncé la clôture de la réception de celles-ci à la date du 21 novembre dernier, en sont une preuve, tout comme les lettres de félicitations qui nous sont adressées.

Un certain nombre de nos nouvelles adhérentes s'inquiètent, ne sachant si leur concours tardif est accepté. Nous venons ici dire à toutes que bien que les noms des adhérentes de la dernière heure ne soient pas publiés, nous les retenons néanmoins et attendons de ces dernières collaboratrices les fanions qu'elles tiennent à offrir aux escadrilles américaines. Nous ne mettons à notre acceptation qu'une condition : celle de recevoir les oriflammes le 20 janvier au plus tard.

Une prolongation importante nous est apparue indispensable, l'expédition de nos maquettes n'ayant pas toujours pu se faire aussi rapidement et régulièrement que nous l'aurions voulu, mais nous demandons à nos adhérentes de tenir prêt leur cadeau pour cette date que nous ne saurions reculer. En conséquence, notre exposition dans la galerie Georges Bernheim ne pourra s'ouvrir que le 25 janvier prochain. Alors, les personnalités féminines américaines et françaises les plus qualifiées pour se prononcer sur l'exécution de ces travaux artistiques jugeront les fanions que les doigts les moins expérimentés, tout comme les doigts les plus agiles, auront dessinés, brodés, peints, pyrogravés, tous également guidés par la sympathie la plus vive et la reconnaissance la plus sincère pour nos alliés de la dernière heure.

Enfin, nous rappelons que chaque oriflamme doit être signée du nom de celle qui l'a confectionnée, afin que la reconnaissance américaine puisse aller directement aux Françaises qui auront voulu donner à la vaillante armée américaine un témoignage durable de leur amitié née de leur reconnaissance.

CLAUDE ORCEL.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE du 12 au 19 Décembre

PROLONGATION ET NOUVELLES CONDITIONS DE L'ARMISTICE



Le président Wilson est l'hôte de la France depuis le 13 décembre, jour où il a débarqué à Brest, aux acclamations d'une foule enthousiaste. Le 14, la population de Paris lui témoignait par une réception triomphale l'admiration et la gratitude que tous les Français éprouvent pour lui, en même temps que l'amitié, désormais indestructible, qui unit notre pays à la grande nation américaine. Le président est venu en France pour prendre part à l'ouverture des travaux de la Conférence de la Paix, qui doit avoir lieu dans quelques jours.

À la demande du gouvernement allemand ont eu lieu, le 12 décembre et jours suivants, à Trèves, des négociations en vue de la prolongation de l'armistice qui expirait le 17. Le maréchal Foch et l'amiral Wemyss représentaient les alliés ; parmi les plénipotentiaires allemands, les principaux étaient MM. Erzberger et le général von Winterfeld. L'armistice a été prolongé jusqu'au 17 janvier 1919 à 5 heures du matin ; toutefois cette prolongation sera étendue jusqu'à la conclusion des préliminaires de paix. Les conditions de l'armistice signé le 11 novembre devront être toutes exécutées avant le 17 janvier. Parmi ces conditions figure la remise de deux cuirassés qui étaient en réparations lorsque la flotte allemande fut conduite en Angleterre, et en échange desquels, si la remise de ceux-là ne peut être effectuée, les délégués britanniques exigent deux vaisseaux de même puissance. La remise du matériel de chemin de fer, qui n'était que partiellement exécutée, devra s'achever sans délai : pour arriver à ce que la totalité de ce gage ait passé en temps voulu aux mains des alliés, il sera livré à ces derniers, pendant dix jours, 110 locomotives et 3.200 wagons par jour, puis quotidiennement 150 locomotives et 3.200 wagons. Une clause nouvelle a été ajoutée à l'accord du 11 novembre : en voici la teneur : « Le haut commandement des alliés se réserve le droit, à partir de maintenant s'il le juge bon, pour s'assurer de nouvelles garanties, d'occuper la zone neutre sur la rive droite du Rhin, au nord de la tête de pont de Cologne et jusqu'à la frontière hollandaise. Cette occupation sera annoncée avec six jours de préavis. »

L'occupation de la partie ainsi désignée de la zone neutre embrasserait donc une bande de 10 kilomètres à l'est du Rhin. Les armées alliées tiendraient ainsi toutes les têtes de pont entre la frontière hollandaise et Worms et pourraient, si cela devenait nécessaire, déboucher sans difficultés en Westphalie. Les grandes villes industrielles de Düsseldorf, Duisbourg, la moitié de Mulheim, une grande partie du district de la Rühr sont comprises dans ce secteur, où se trouve aussi Wesel qui commande la vallée de la Lippe et forme le noeud d'importantes voies ferrées rayonnant vers Essen, vers Münster et vers la Hollande. De Mulheim, nos artilleurs pourraient bombarder Essen avec leurs canons de campagne et à plus forte raison avec des pièces de gros calibre.

Quelques clauses d'ordre financier ont été ajoutées à celles que stipulait l'armistice, à l'occasion de sa prolongation. En voici le résumé : l'Allemagne s'engage à ne pas disposer, sans l'assentiment des alliés, de son encaisse métallique et de ses valeurs, ni des valeurs mobilières étrangères se trouvant à un titre quelconque en Allemagne. Elle s'engage à faire restituer par les détenteurs les titres volés par ses nationaux dans les régions envahies et à libérer les biens de sujets alliés tenus sous séquestre. Elle devra enfin faire régler aux Alsaciens-Lorrains ce qui, en Allemagne, peut leur être dû, et leur laisser la libre disposition des biens qu'ils y peuvent posséder.

Ces conditions n'ont pas été acceptées de plan ; mais les représentants des alliés ont imposé leur volonté et les Boches ont dû s'y soumettre dans la crainte de complications qui ne feraient que gâter leurs affaires.

L'occupation de la rive gauche du Rhin ainsi que des têtes de pont de Mayence, Coblenz et Cologne est entièrement réalisée. Les alliés n'ont rencontré nulle part d'hostilité déclarée. Les municipalités recevaient plutôt de bonne grâce les troupes dont la présence, si elle les humiliait, leur est au moins un gage de sécurité. À Cologne seulement la population manifesta par son attitude la haine qu'elle n'osait traduire par ses actes ; il est vrai que là régnait depuis quelques jours une effervescence qui avait alarmé la municipalité au point que le bourgmestre avait invité les Anglais à occuper la ville le plus vite possible.

À Mayence, le général Fayolle fit son entrée solennelle le 15 décembre ; le gouverneur, le bourgmestre, les autres hauts fonctionnaires lui donnèrent l'assurance qu'ils rempliraient exactement les obligations qui

leur incombent et ne feraient rien pour troubler l'occupation. Le général Fayolle, et après lui le général Mangin tracèrent aux autorités et à la population leur devoir, que chacun paraît disposé à accepter.

Les alliés assureront la garde et la police du Rhin au moyen de vedettes et de canonniers que chacun amènera dans le secteur dont il a la garde. La flottille française est placée sous le commandement d'un capitaine de corvette et sera répartie en cinq groupes, commandés chacun par un lieutenant de vaisseau secondé par un enseigne.

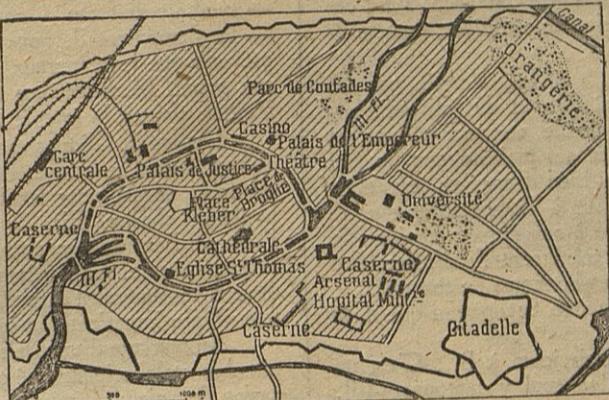
La marine britannique a fait remettre au port de Cherbourg cinq sous-marins allemands, dont un grand croiseur du type le plus récent, qui doivent y être internés. À Wilhelmshaven, où se poursuivent les négociations relatives à l'exécution des clauses navales secondaires de l'armistice, l'amiral britannique a dû rappeler aux Allemands que les Anglais se réservent le droit d'occuper Héligoland si les conditions de la cessation des hostilités ne sont pas complètement exécutées.

Le Portugal, notre allié dont le loyalisme ne s'est jamais démenti et dont les fils ont vaillamment combattu côté à côté avec nos soldats, vient d'être éprouvé par un cruel événement. Son président, M. Sidonio Paes, a été assassiné le 15 décembre par un énergumène. Un nouveau président de la République a été élu le 17 par les deux Chambres réunies en congrès. C'est l'amiral Canto e Castro.

M. Sarraut, gouverneur général de l'Indo-Chine, a lui-même été victime, le 16 décembre, à Hanoï, d'un attentat criminel qui, heureusement, ne met pas ses jours en danger.

Le calme qui règne maintenant dans les Balkans va permettre aux alliés de rétablir leurs communications par terre avec l'Orient. Une commission franco-roumaine s'est rendue à Budapest et à Vienne pour établir une communication directe entre Bucarest et Paris, afin d'assurer le transport de vivres et le rapatriement des prisonniers et internés. Elle établira également entre ces villes une liaison radiotélégraphique.

Le roi d'Italie, accompagné de son fils, le prince de Piémont, est arrivé le 19 à Paris, où la chaleureuse et brillante réception qui lui a été faite lui a montré à quel point la guerre a resserré les liens qui unissent le peuple de France à ses frères italiens.



PLAN DE LA VILLE DE STRASBOURG.

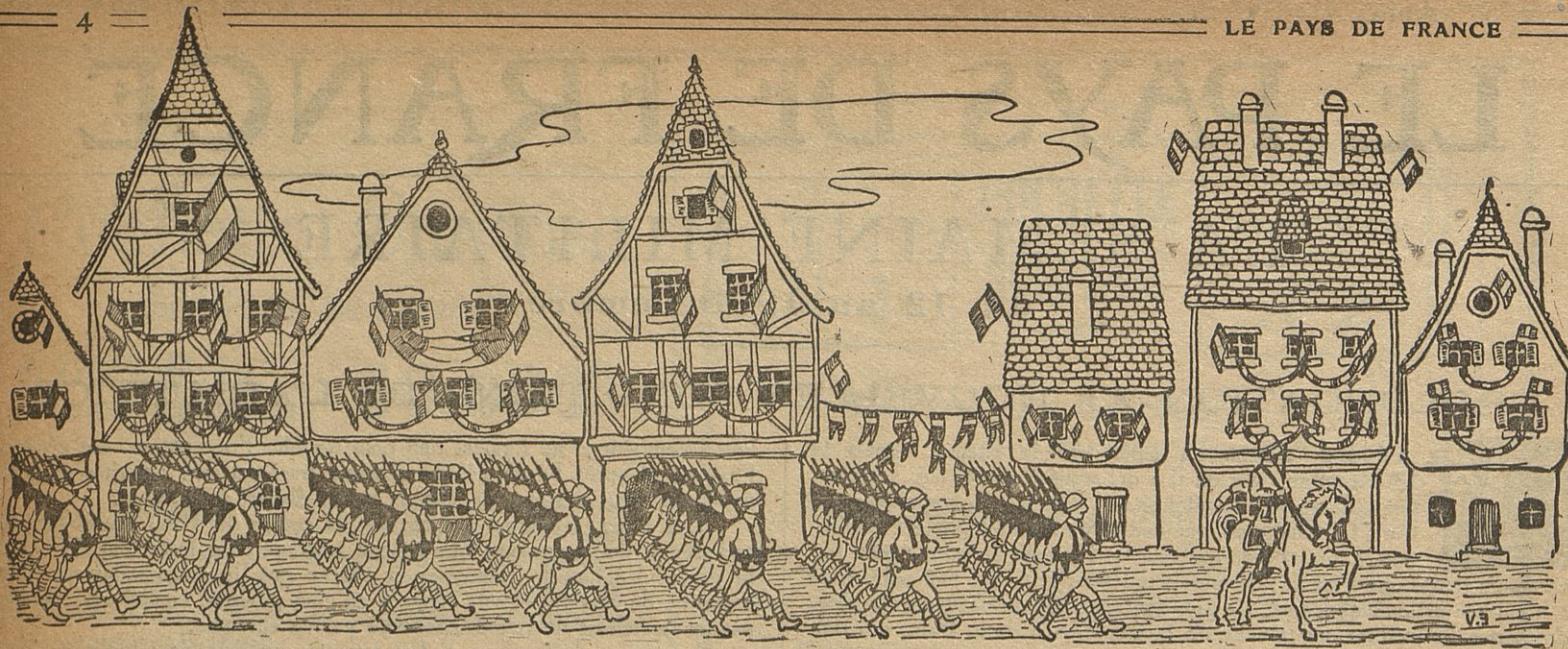
Sir Henry Sinclair Horne est né en 1861. Après avoir fait d'excellentes études au collège d'Harrow il entra, en 1880, dans l'armée comme officier d'artillerie et fit ses premières armes pendant la guerre sud-africaine où ses éminentes qualités et sa bravoure ne tardèrent pas à le faire remarquer : il fut cité sept fois à l'ordre du jour.

En août 1914 il vint en France comme général, commandant l'artillerie du 1^{er} corps britannique sous les ordres de sir Douglas Haig : en cette qualité, il fut de toutes les grandes batailles de Belgique, de la Marne, de l'Yser. Il fut promu général de division, et comme tel remporta sa part des victoires de Neuve-Chapelle et de Loos. Ensuite lord Kitchener, qui appréciait hautement sa compétence, se l'adjoint pour la tournée d'inspection qu'il fit sur les fronts d'Orient.

De retour en France, le général Horne se vit attribuer le commandement du 15th corps qui se couvrit de gloire aux batailles de la Somme.

Enfin, ayant reçu le commandement d'une armée, il fut chargé de reprendre, en avril 1917, la fameuse crête de Vimy que ses troupes enlevèrent après une formidable préparation d'artillerie.

Dans la grande offensive des alliés de 1918 qui devait décider du sort de la guerre la 1^{re} armée britannique, commandée par le général Horne, entra en ligne le 23 août : c'est elle qui enfonce l'élément Drocourt-Quéant de la ligne Hindenburg, dont la rupture allait provoquer la dislocation de tout le système défensif allemand au nord de la Somme. Depuis lors, le général Horne ne cesse pas un seul jour de prendre gloorieusement part à la libération du nord de la France et de la Belgique. Le dernier fait de guerre auquel son nom reste associé est la prise de Mons, que ses troupes enlevèrent le matin même du 11 novembre, jour où l'armistice fut signé.



L'accueil de notre Alsace

CARNET D'UN POILU

A l'écho des grandes journées de la reprise de nos provinces libérées, se mêle encore dans mon cœur le souvenir attendri des premières heures vécues, au début de 1916, dans l'intimité de cette Alsace si charmante et si précieuse dont nous venions, mes camarades et moi, occuper un premier lambeau.

C'était au-dessus de Dannemarie, dans les bois de Carspach. Ah ! ces bois que nous n'avons connus qu'avec leur physionomie d'hiver, comme ils doivent être délicieux l'été !

Il me souvient de la maison forestière, qui fut démolie par les marmites boches pendant que nous y étions installés, et du joli petit village de Badricourt auquel l'Allemand avait donné ce nom affreux et lourd : Ballersdorf. Et Dannemarie même, avec ses maisons aux poutres brunes, maisons traditionnelles et d'une grâce bien française, car elles font penser aux vieilles rues de Rouen ! Ce fut à Dannemarie que je rencontrais l'humoriste patriote Zislin, qui confie à son crayon ironique le soin de le venger des Teutons épais. Il portait crânement l'uniforme bleu horizon et faisait, avec une courtoisie exquise, les honneurs de son pays.

Mais, aujourd'hui, c'est pour réaliser la grande occupation que nous foulons les routes de l'Alsace.

Il paraît que nous allons d'abord passer trois jours à S... C'est un village d'un millier d'âmes. Aussi notre bataillon seul y cantonnera-t-il. Les autres seront à B... et à N..., éloignés de quelques kilomètres.

Mais comme l'état-major du régiment doit venir avec nous, c'est à S... que nous faisons notre entrée triomphale, musique en tête. Cinq cents mètres avant les premières maisons, les tambours battent et soudain les cuivres déchaînent leurs notes réconfortantes. Ah ! qu'on oublie vite, à cette musique française pleine d'un joyeux entrain, qu'on oublie vite la route parcourue, le poids du sac et même toutes les misères qui nous ont accablés depuis quatre ans ! Le pas se fait plus nerveux, plus cadencé, les têtes se dressent, les poitrines se bombent, le régiment tout entier semble n'être qu'un même corps robuste et souple, animé d'un même sang riche et chaud.

Le village est accouru au-devant de nous et nous escorte. Touchant, sublime cortège que celui de ces vieillards rasés de frais, en longues redingotes, portant avec un air de pieux patriotisme le drapeau tricolore : espoir enfin réalisé ! Ils ont à la fois des figures graves et joyeuses, et marchent du même pas que nous. Les femmes à cheveux blancs et les jeunes filles les accompagnent. Elles ont repris le large noeud de satin noir et se tiennent par le bras. Elles ont aussi des drapeaux et des cocardes à leurs couleurs retrouvées, de même que les gamins qui sautent et dansent autour de nous sur le rythme de la « Saint-Cyrienne ».

Nous entrons dans le village. Il est pavé avec une abondance surprenante d'étendards, d'écussons et de guirlandes, entremêlés de branches de sapins. Maisons à un étage, blanches, si propres, si coquettes avec leur toit à pente rapide et leurs fenêtres à petits carreaux !...

Nous défilons devant le colonel, à côté de qui s'est placée la musique, et notre bataillon se masse sur la grand'place, ce pendant que le second et le troisième s'arrêtent, échelonnés, dans la rue principale.

La Marseillaise, éclatant, nous fait tressaillir. Aussitôt les habitants du village joignent leurs voix à la musique et, gagnés par cet exemple impressionnant, nous les imitons. Le chant sacré qui nous a guidés au long de ce combat, le plus dur et le plus meurtrier que l'Histoire ait jamais connu, jaillit de nos lèvres ferventes et monte vers ce ciel d'Alsace d'un bleu léger et doux où les cigognes volent en troupes triangulaires.

Le deuxième et le troisième bataillons sont partis vers leurs cantonnements respectifs. Nous nous disloquons par compagnie, puis par section, pour gagner les granges où nous coucheros.

La surprise nous saisit quand nous entrons dans celle qui nous est assignée. Elle est pavée intérieurement, et des banderoles portent des inscriptions extrêmement flatteuses à notre adresse. Nos lits de paille ont été soigneusement préparés. Le propriétaire, un grand vieillard sec, au visage tout plissé de rides, nous dit qu'il regrette de ne pas pouvoir nous

donner à tous des lits, mais qu'il en a deux à notre disposition et qu'il nous laisse le soin de décider ceux d'entre nous qui les occuperont.

Nous désignons unanimement Grosbot, qui est le plus vieux de la section, puisqu'il en est l'unique territorial, et Francœur, qui a demandé à revenir au front bien qu'insuffisamment remis de sa dernière blessure et qui est visiblement fatigué.

Pendant que nous défaisons nos sacs et que nous échangeons nos lourds godillots contre les souliers de repos, sybaritisme inouï ! car cela nous change singulièrement des tranchées où nous devions rester parfois des semaines sans pouvoir nous déchausser, des paysans viennent, affables et curieux, bavarder avec nous. Et quand nous sommes prêts, que nous avons lavé nos faces et nos mains poussiéreuses, que nous avons troqué le casque — symbole de force — contre le bonnet de police — symbole de quiétude — ils s'emparent de nous et nous emmènent chez eux. Le sergent a beau prévenir que les caporaux peuvent aller à la soupe, personne ne répond à son appel. Nous sommes tous invités, ce soir ; il n'est pas un poilu qui n'ait sa place à la grande table ronde construite en bon chêne alsacien.

Dupontel, Gémier et moi-même sommes la proie facile du vieillard à qui appartient la grange. Il a des nièces mariées en France, et il nous parle de leurs noces, pour lesquelles il traversa la frontière. Il nous dit son bonheur, chaque fois, de se retrouver dans l'atmosphère française, à l'abri de l'espionnage perpétuel qui était la forme préférée de la domination allemande. Car, même dans les plus humbles villages, les Alsaciens étaient constamment surveillés et dénoncés dès qu'ils laissaient échapper une phrase impatiente au sujet du joug qui pesait sur eux.

Au mariage d'une de ses nièces, mariage qui se fit à Cornimont, bourg aimable et laborieux situé au pied du Hohneck, le brave homme eut l'occasion de voir un général qui campait là avec son état-major. Il en pleura d'émotion et, revenu à S..., il raconta cela à ses amis, dont le cœur bondissait en l'écoutant.

Cependant il nous fait entrer dans une grande salle au plafond de bois. Les meubles, passés à la cire, luisent doucement. Au mur, deux photographies entourées de nos trois couleurs : celles du grand-père Joffre et du président de la République. Une femme âgée, aux yeux de malice et de bonté, dresse le couvert avec un soin minutieux.

— Mon épouse ! nous dit notre hôte.

Elle nous souhaite la bienvenue d'une voix un peu chantante, demeurée fraîche et claire malgré les années, et nous demande, avec une timidité délicieuse chez cette femme qui pourrait être notre maman, la permission de nous embrasser. De grand cœur, bien sûr !

A ce moment, sur l'escalier qui s'élève du fond de la salle, surgissent deux jeunes filles, qui viennent certainement de faire toilette. Elles portent gracieusement la jupe courte et large, le tablier de soie, le corsage à fichu drapé et le noeud de satin noir qui fait si joliment valoir l'or fluide de leurs cheveux.

— Voilà nos demoiselles, annonce la maman en souriant. Peut-être bien qu'après avoir embrassé de vieilles joues comme les miennes, ça vous ira d'en embrasser de plus jeunes !

Et les jeunes filles nous tendent leurs joues devenues plus roses. Ah ! je n'oublierai pas, petites sœurs d'Alsace, l'innocente douceur de ce baiser, et le regard fraternellement affectueux de vos yeux rieurs ne sortira pas de ma mémoire !

Sur la nappe rouge et blanche, les assiettes naïvement décorées et les hauts verres sans pied nous attendent. La soupe aux choux fume au milieu de la table ; son parfum unique nous flatte l'odorat.

Le vieillard nous fait asseoir avec cette gravité courtoise qui est de tradition et nous attaquent le repas d'un robuste appétit.

Dîner simple et copieux, mais surtout dîner cordial. Nous sommes en famille — et jamais il n'y eut famille plus étroitement unie. Une intimité réchauffante, attendrisante nous pénètre. Nous livrons nos pensées en confiance, les uns et les autres. Nos esprits s'accordent et s'aiment comme nos coeurs. Les mêmes mots nous viennent aux lèvres pour émettre les mêmes idées.

Et quand le vieillard lève son verre rempli de vin rose pour boire à la santé de la France et des Français, nous sentons flotter autour de nous, comme une tiédeur odorante et vivifiante, l'accueil adorable de l'Alsace.

Soldat CRÉPIN.

P. c. c. : RENÉ THIELL.

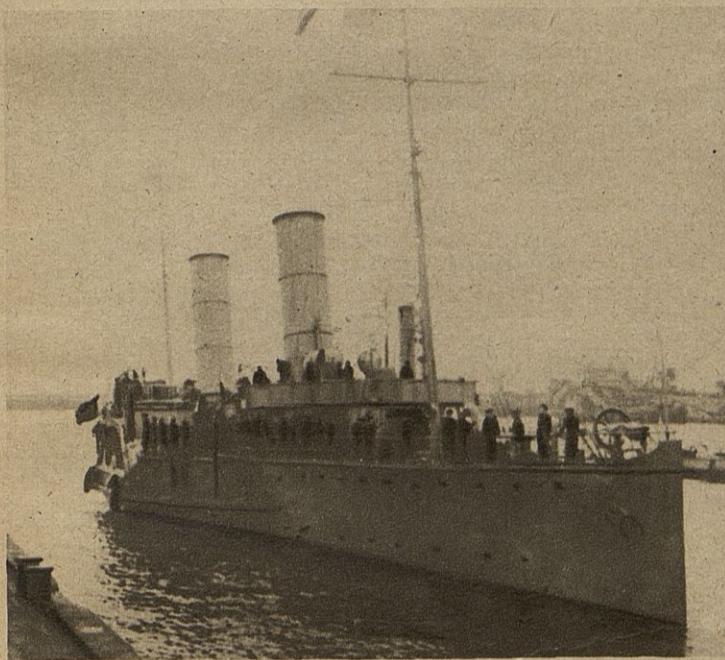
L'ARRIVÉE A BREST DU PRÉSIDENT WILSON



Miss Wilson et le fils du colonel House allant s'embarquer pour se rendre à bord du « George-Washington ».



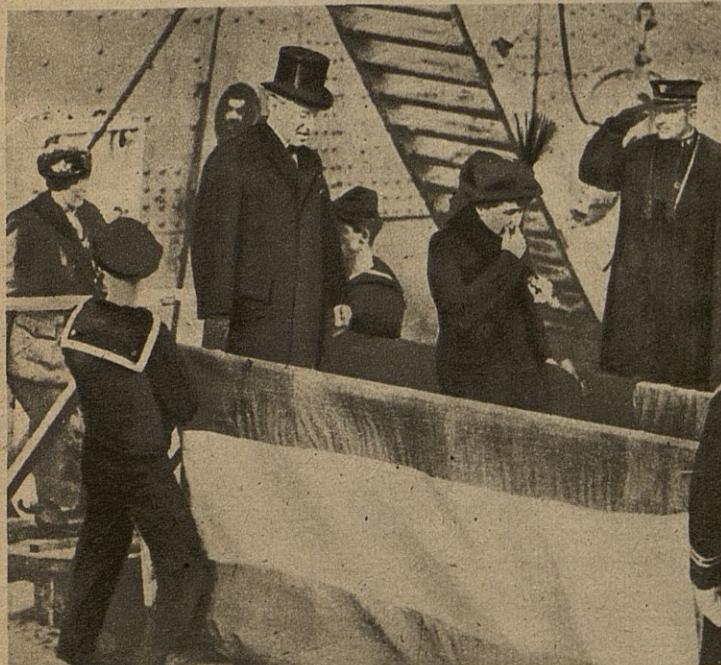
MM. Leygues, Pichon et Tardieu s'embarquent sur le « Tudeno » pour aller à l'avance du président Wilson.



Le « Tudeno », portant le président ainsi que les délégués du gouvernement français, accoste au môle.



Sur le pont du « Tudeno » en marche, M. et Mme Wilson, le général Pershing écoutent la « Marseillaise ».

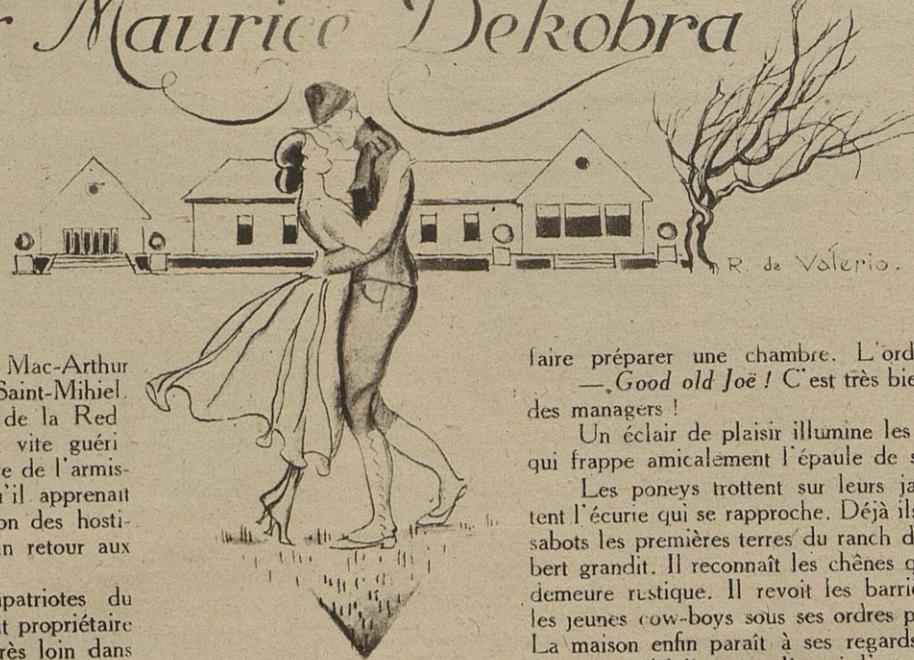


Le président Wilson a été reçu à son arrivée en France avec des honneurs exceptionnels. Une délégation du gouvernement français alla, sur le remorqueur américain « Tudeno », le saluer dès qu'apparut le « George-Washington » sur lequel il avait fait la traversée de l'Atlantique. Voici, à gauche, M., Mme et Miss Wilson descendant de ce vaisseau sur le « Tudeno » qui les débarqua à Brest. A droite, des marins américains, sur le cours d'Ajot, acclament le président.



Christmas au Far-West

par Maurice Dekobra



Le lieutenant Herbert Mac-Arthur avait été blessé à Saint-Mihiel. Soigné à l'hôpital 133 de la Red Cross américaine, il fut vite guéri et, le jour de la signature de l'armistice, en même temps qu'il apprenait la sensationnelle cessation des hostilités, son major lui annonçait son prochain retour aux Etats-Unis.

Il réunit ses camarades, ses compatriotes du Far-West — car Herbert Mac-Arthur était propriétaire d'un ranch au Texas, là-bas, très loin, très loin dans l'ouest — et il leur tint ce petit discours :

— Boys ! Le sort m'a favorisé. J'ai la bonne fortune d'être à la fois l'un des derniers blessés de mon bataillon et l'un des premiers officiers qui s'embarqueront pour les Etats-Unis. Je reverrai notre patrie vers le 20 décembre. C'est-à-dire que je serai de nouveau dans mon *home, sweet home* le jour de Noël. Quel *Christmas*, mes amis ! *Hully gee !* Quel *Christmas* après un an et demi d'absence ! A cette pensée, je lève mon verre en l'honneur de la victoire des alliés, que couronnera sous peu une paix triomphale et je crie : *Hurrah !* pour le Poilu, le Yank et le Tommy, ces Trois Mousquetaires qui se sont battus sans peur pour la Liberté du monde !

Des bravos joyeux saluèrent la péroration du speech de Mac-Arthur et, ce soir-là, le champagne coula à flots dans la baraque de bois de l'hôpital.

Le paquebot berce sa course sur l'océan houleux. C'est le septième jour de la traversée. Des hommes vêtus de kaki font les cent pas sur le pont. Leur impatience s'accroît. Ils évoquent le souvenir de leur premier voyage, alors que la mer célébrait sous son manteau mouvant la trahison permanente de la torpille boche. Ils anticipent les joies du retour, le bonheur des fêtes familiales qui donneront à ce Noël si proche plus de joie et plus d'émotion aussi. La terre est signalée. Ils approchent de New-York. Voici la Liberté éclairant le monde, symbole magnifique de la victoire du Droit ; voici Ellis Island ; voici le chaos gigantesque des gratte-ciel qui, dans le crépuscule d'hiver voilé de brume, s'illuminent peu à peu de myriades de lumières ; voici le sommet éclairé du Woodworth building, ce titan aux 53 étages. Voici là-bas, sur les quais, les silhouettes bien connues des policiers yankees.

Herbert traverse la ville. Ce n'est point dans la cité cosmopolite des rives de l'Hudson qu'il veut fêter Noël. Toutes ses pensées, tous ses désirs se concentrent vers son *home* du Texas, vers ce ranch del Sol, sur les 5.000 acres duquel il caracolait, adolescent. C'est là-bas qu'il vécut sa jeunesse de cow-boy ; c'est là-bas qu'il connut la joie saine de la vie pastorale parmi les mérinos, les taureaux et les chevaux sauvages. C'est là-bas, sous le toit familier de la grande maison de bois, qu'il veut célébrer la paix rendue à l'Europe ensanglantée.

Le train l'emmène à San Antonio, non loin de la frontière mexicaine. Comme ce voyage lui semble long ! Comme il a hâte de revoir, à la petite gare perdue dans la plaine immense, la bonne face sympathique de Joë, son fidèle manager ; Joë qui durant son absence surveilla l'élevage des brebis, la vente des poulaillers et la sélection des bovidés...

La cloche du train retentit. Il s'arrête à San Antonio... Joë, le fidèle Joë, couvert de peaux de bêtes. Joë au nez rubicond sous le feutre gris, agite ses grands bras.

— Hello ! Lieutenant...

— Hello ! Joë... old top !

Les deux hommes se serrent la main. Ils se dirigent vers la voiture légère, attelée de deux poneys espagnols, trotteurs infatigables. Les bagages sont chargés. Un claquement de fouet. Les chevaux s'élancent. Et le véhicule disparaît déjà au tournant de la route. Pendant quatre heures il va rouler à travers la solitude givrée des prairies du Texas.

Herbert et son manager causent sans arrêt. Ils parlent de la guerre terminée et de l'élevage. Ils parlent de la tête de ce soir, 24 décembre ; tout à coup, Herbert interrompt les explications de Joë et, d'un ton détaillé, il lui demande :

— A propos, avez-vous reçu un câble de Miss Ellen King ?... Je l'avais informée de mon retour et conviée à présider notre Noël. A-t-elle répondu ?

— Oui... Un message vous attend au ranch. Un autre, à moi adressé, m'est parvenu ce matin même. Miss Ellen me prie de lui

faire préparer une chambre. L'ordre est déjà exécuté.

— *Good old Joë !* C'est très bien. Vous êtes la crème des managers !

Un éclair de plaisir illumine les yeux bleus d'Herbert qui frappe amicalement l'épaule de son voisin.

Les poneys trottent sur leurs jambes d'acier. Ils sentent l'écurie qui se rapproche. Déjà ils foulent de leurs petits sabots les premières terres du ranch del Sol. L'émotion d'Herbert grandit. Il reconnaît les chênes qui ombragent en été sa demeure rustique. Il revoit les barrières de ses corrals, où les jeunes cow-boys sous ses ordres parquent les taureaux... La maison enfin paraît à ses regards... M^{me} Westford, sa dévouée cuisinière, est là qui l'attend sur le seuil et qui agite un mouchoir, ce pendant que cinq ou six cow-boys poussent des hurrahs et déchargent vers le ciel les six coups de leurs revolvers.

Herbert serre des mains tendues. M^{me} Westford, en larmes, le serre sur son cœur. Il s'arrache aux effusions de tous et se précipite en hâte vers sa chambre. Le message d'Ellen est là, sur la table. Herbert l'ouvre. Il lit :

« Dearest Herbert. Votre câble m'apporte une surprise bien grande. » Jamais je n'avais espéré que vous fussiez de retour pour *Christmas*. » Aussi, dans ma joie, je n'hésite pas à prendre le rapide pour San Antonio afin de fêter avec vous ce 24 décembre inoubliable. J'arriverai à cinq heures au ranch. A bientôt, Monsieur le lieutenant ! A bientôt, » jeune vétéran de la guerre européenne ! Votre petite fiancée.

» ELLEN. »

Deux cavaliers passent dans la plaine, suivis à distance par la voiture chargée de bagages. Montés sur les deux meilleurs chevaux du ranch, Ellen, amazone consommée, et Herbert, son fiancé attentif, chevauchent au petit galop. Le vent froid qui souffle des Montagnes-Rocheuses rosit la carnation liliale de la jeune femme dont les boucles blondes s'envolent sous la toque de fourrure sombre. Elle semble heureuse à la pensée de connaître enfin le ranch del Sol qu'elle n'a jamais vu. Elle caresse de sa main fine l'encolure du cheval et ondule de la taille au rythme du galop.

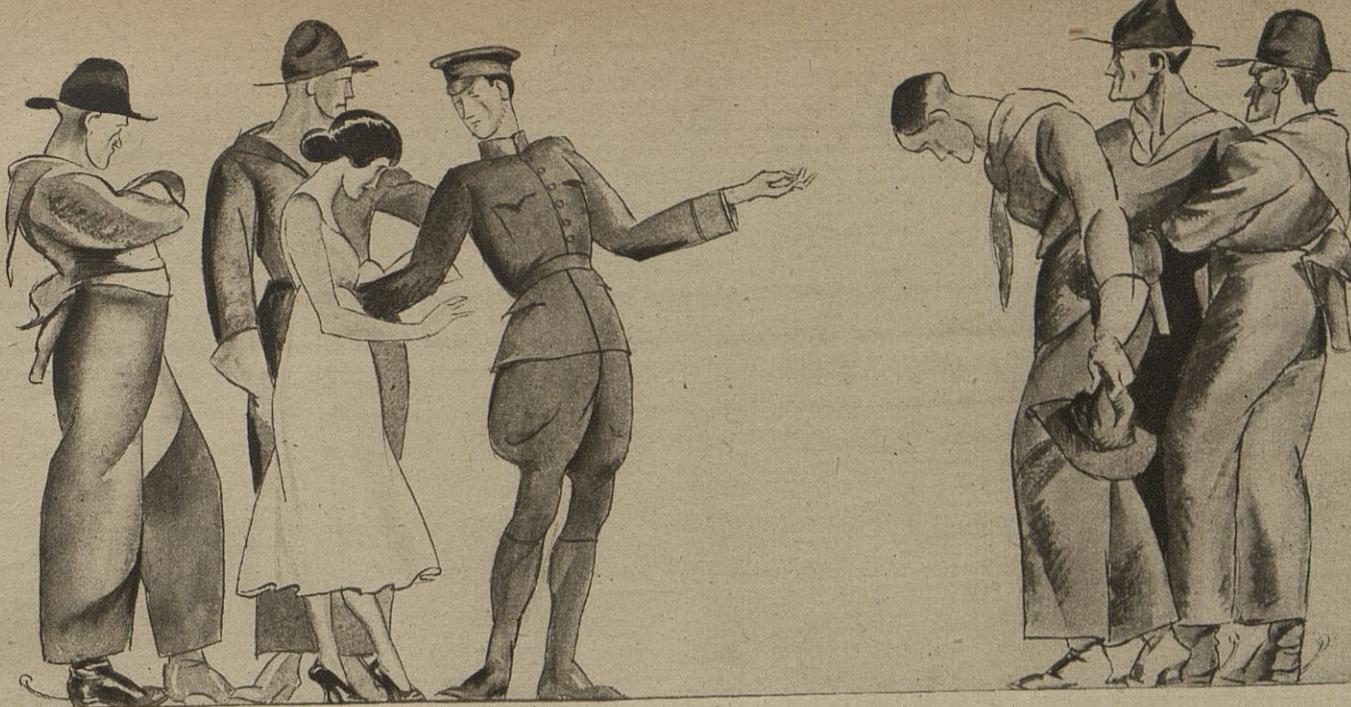
Herbert l'observe. Il a conservé dans son cœur la souvenance de leur premier flirt, lors d'une rencontre fortuite chez des amis communs, à Saint-Louis. Il se rappelle ses conversations avec Ellen après de passionnantes parties de golf ; elle lui disait alors son amour de la vie champêtre dans le décor solitaire du Far West et sa dilection pour les sports et la chasse. Il se rappelle aussi qu'un mois avant la déclaration de guerre des Etats-Unis, Ellen lui avait promis d'être sa femme. Promesse qui, hélas ! n'avait pu être réalisée, mais qu'Herbert avait emportée dans son cœur comme un talisman... Et cet après-midi-là, après dix-huit mois de séparation, Ellen fidèle à son appel, Ellen toute gracieuse sur le cheval bai, va parer de son charme la fête du cow-boy prodigue... Et dans l'élan de sa gratitude infinie, Herbert volontiers saisirait la frêle silhouette de sa fiancée pour la prendre dans son bras, en travers de sa selle, pour la serrer contre sa poitrine et galoper à perdre haleine sur l'herbe menue de la plaine enténébrée.

M^{me} Westford, cordon bleu, majordome et surintendante du ranch, accueillit avec empressement la gracieuse amazone, tandis qu'un boy mexicain conduisait aux boxes les deux chevaux en sueur.

— Mistress Westford, fit Herbert gairement, je vous confie jusqu'à l'heure du souper Miss Ellen King, mon hôte. Faites que ma maison ne lui paraisse pas trop inconfortable et surveillez aussi la cuisson de cette dinde géante qui, avec votre savant plum-pudding, sera le clou de notre *Christmas*. Je vais donner des ordres à Joë.

Herbert disparut et Ellen gagna la chambre qu'on lui avait destinée. Elle la trouva fort agréable en sa simplicité, avec les bûches énormes qui flambaient dans la cheminée. Elle changea de toilette et, à neuf heures, elle était prête pour le souper. Une cloche sonna. Des voix d'hommes montèrent de la cour. Quelqu'un frappa. C'était Herbert qui venait la chercher pour la conduire à la salle à manger.

— Chaque soir de Noël, dit-il, j'invite une quinzaine de mes principaux collaborateurs. Ce soir, ils sont très intrigués parce qu'ils savent que le souper sera présidé par une dame venue de l'est pour voir leur patron... Ne vous étonnez pas, ma chère amie, de leurs allures un peu vives, un peu brutales même... Ce sont des garçons qui vivent au contact d'une



nature sauvage et loin de toute civilisation... Au demeurant, des coeurs d'or, vous verrez...

La porte de la salle à manger fut ouverte à deux battants et la voix caverneuse du vieux Joë annonça :

— Gentlemen!... The Boss! (Le chef).

Herbert s'arrêta et Ellen, à son bras, fut éblouie. Au fond de la salle, au bout de la longue table, un arbre de Noël, haut de trois mètres, se dressait dans le scintillement de ses luminaires innombrables et de ses boules de métal argenté. Des guirlandes de gui s'accrochaient aux poutres de chêne. La décoration était du plus pittoresque effet.

— Boys! clama Herbert quand les cris des convives se furent calmés, je vous présente Miss Ellen King, mon hôte. Elle a consenti à prêter à notre *Christmas* solitaire la séduction de son sourire... Remerciez-la.

Des hurrahs retentirent qu'Herbert arrêta d'un geste. Puis il présenta à Ellen quelques-uns des cow-boys :

— Voici, ma chère Ellen, Texas Bill, champion du lasso sur tout le territoire de l'Etat ; il immobilise avec sa corde les locomotives en marche !... Teddy Jones, le dompteur de taureaux ; rival du gladiateur antique, il force mes bêtes les plus rétives à plier les genoux et à toucher le sable de leurs naseaux fumants... Voici Ned O'Riley, recordman du revolver ; il éteint une bougie à cent yards et transperce l'as de cœur au vol... Voici Freddy Jim, l'admirable cavalier que nul saut de mouton ne désarçonna ; il tient à la bête comme la sangsue à la peau et peut rester en selle pendant soixante-douze heures...

Les présentations continuèrent. Puis M^{rs} Westford fit une entrée sensationnelle avec le dindon rôti. Le festin commença. Il fut gai, très gai. Teddy Jones et Texas Bill fredonnerent en espagnol des couplets qu'ils avaient appris chez les nomades mexicains. Ned O'Riley, mis en verve par quinze cocktails et sept coupes de champagne, lança des défis à tous les bons tireurs. Le plum-pudding, haut comme une tour de Babel, fut déclaré magistral. Le vieux manager Joë chanta, au son du gramophone, les mérites de M^{rs} Westford.

Tout à coup minuit sonna.

— Santa Klaus approche, dit Herbert dans le silence rétabli soudain.

Et il fit signe à Joë d'écarter le rideau qui pendait près de la cheminée. Alors, aux yeux amusés des dix-sept convives, dix-sept bas de laine, pendus à une ficelle, dix-sept bas de couleurs différentes, se balancèrent dans le vide. Ils étaient lourds et gonflés d'objets, conformément à la coutume séculaire. Un à un Herbert les décrocha et appela les noms de leurs propriétaires : Teddy Jones ! Ned O'Riley ! Freddy Jim ! Texas Bill ! etc., etc... Et tous ils poussèrent des cris de plaisir en découvrant leurs cadeaux de Noël. Ned admira un merveilleux revolver à crosse incrustée de nacre et d'or ; Texas Bill brandit un chronomètre, la montre de ses rêves ; le jeune Freddy Jim agita au-dessus de sa tête une paire d'éperons ciselés, objet de ses désirs. Herbert lui-même trouva dans son bas le présent de ses cow-boys : sa croix du service distingué, exécutée par l'un des meilleurs joailliers de Washington.

Quand il les eut remerciés chacun, il donna à M^{rs} Westford l'ordre de remplir à nouveau les coupes et, au bras d'Ellen, il se retira. Il la conduisit vers l'autre aile de la maison, vers son cabinet de travail, où il avait hâte de lui parler, de la voir enfin dans le silence propice du tête à tête.

Ce cabinet de travail était une vaste pièce dont les murs s'adornaient d'innombrables trophées de chasse : têtes d'ours grizzly des Montagnes-Rocheuses, cornes de *bull-mooses* tirés dans les forêts canadiennes.

Ellen s'assit dans un grand fauteuil près du foyer, alluma une cigarette et, attirant près d'elle son cher Herbert, elle le prit par la main et lui dit :

— Herbert dear, vos lettres, vos nombreuses lettres du front, en Europe, m'ont permis chaque semaine de vous suivre par la pensée... Mais j'attendais avec impatience l'heure

où, réunis enfin comme ce soir l'un près de l'autre, vous chuchoteriez à mon oreille les choses si douces et les pensées si tendres que vos pages m'apportaient... Vous avez fait tout votre devoir... Les femmes américaines sont fières des hommes qui, comme vous, ont, sans y être obligés, sacrifié leurs intérêts personnels pour aller défendre une noble cause sur la terre meurtrie de cette pauvre France... Je tenais à vous dire cela ce soir, chez vous, dans ce ranch qui est l'œuvre de votre énergie et la récompense de votre travail...

Herbert serra très fort la main frêle d'Ellen et, penché sur le dossier de son fauteuil, il parla.

Le café refroidissait dans les tasses. La fumée de deux cigarettes posées sur le plateau montait droite vers le clair-obscur du plafond. Assis l'un contre l'autre, Ellen et Herbert regardaient dans l'âtre le jeu des flammes fantasques.

Ils se taisaient à présent.

Ils écouteaient, dans leurs coeurs serrés, la chanson muette du bonheur atteint. Les paupières d'Ellen, sous la broussaille des cheveux d'or, voilaient un peu l'éclat céruleen de ses prunelles fixes. Le sourire imperceptible d'une joie interne courbait l'arc joli de ses lèvres entr'ouvertes. Ses mains se tendaient, diaphanes, vers le foyer, comme une offrande mystérieuse à la flamme qui dansait.

Herbert, le poing à la mâchoire, le front volontaire, anticipait un avenir heureux aux côtés de l'aimée reconquise enfin. Soudain il se leva.

— *Ellen darling*, fit-il à mi-voix... Venez à la fenêtre...

Elle le suivit, appuyée à son bras musclé. Elle s'arrêta aux vitres de la baie et regarda la plaine endormie sous sa gaze légère de givre et de glace... Instinctivement, elle se serra plus encore contre Herbert. Elle avait presque peur de cette immensité nocturne, de ce silence inquiétant, que troublait de temps en temps le bêlement bref d'une brebis sous son châume.

— Aurez-vous peur de vivre dans cette solitude ? demanda Herbert.

— Non... oh ! non... Près de vous, mon amour, je ne craindrai jamais rien...

— Vous en êtes bien sûre, Ellen ?

Pour toute réponse, elle posa sa tête sur l'épaule d'Herbert et lui offrit ses lèvres. Leur premier baiser fut un serment. Il scella les promesses d'hier. Il fut le premier mot d'un beau roman qui commence.

Tandis qu'il la tenait encore serrée dans ses bras puissants, Herbert regarda Ellen en souriant :

— *Dearest*, lui demanda-t-il, n'avez-vous point constaté ce soir quelque chose ?

— Si... j'ai découvert un trésor.

— Lequel ?

— Notre amour.

— C'est vrai, Ellen, ma très douce... Mais n'avez-vous pas remarqué aussi que Santa Klaus vous a oubliée ?

— Est-ce bien sûr ?

— Non, ma chérie... Il a pensé à vous. Regardez.

Herbert s'approcha de la cheminée, en décrocha un bas de soie noire et, tel un bon magicien, il en sortit un écrin de maroquin écarlate. Il ouvrit la petite boîte et montra au regard émerveillé d'Ellen une perle incomparable. Ellen mit la bague à son doigt rose, elle admira en silence l'iris du joyau rare et, se tournant vers Herbert, elle déclara mutine :

— Ma foi, Monsieur, vous avez fort bon goût et je vous remercie. Mais ce soir ma gratitude, ma reconnaissance infinies vont au bonhomme Noël.

— Et pourquoi, Ellen sweet ?

— Parce que 1916 m'avait pris mon fiancé, mais, grâce à lui, 1918 me rend un mari.

MAURICE DEKOBRA.

A PARIS UNE FOULE IMMENSE FIT UNE RÉCEPTION ENTHOUSIASTE AU PRÉSIDENT WILSON



Dans un élan indescriptible d'enthousiasme Paris a exprimé au président Wilson la reconnaissance de la France entière. Sur tout le parcours que suivit le cortège, depuis la gare du bois de Boulogne jusqu'à la rue de Monceau, ce fut une acclamation continue. La place de la Concorde, ainsi qu'en témoignent ces photographies, présenta un spectacle inoubliable ; pour voir, pour acclamer le président Wilson les gens étaient montés sur les statues, sur les lampadaires, sur les canons boches, et même sur les chevaux et les caissons de l'artillerie qui rendait les honneurs. Et lorsque le cortège fut passé dans un tonnerre d'applaudissements et de vivats, une marée humaine, du plus pittoresque effet, envahit le terre-plein de la merveilleuse place.



Oh ! l'adorable époque que celle-ci ! L'adorable époque toute bruissante d'une sonnerie de cloches, de chants naïfs, de musiques qui mettent un frisson d'émotion suave à l'âme la plus profane ! Et quelle atmosphère enchantée étreint divinement la moindre pensée des petits et des grands ! Des petits, parce que leur esprit, qui éclot à peine, est si pur que toutes les fées vont à eux comme les papillons vont à la lumière ; des grands, parce qu'il leur est doux que le prestige magnifique des légendes sacrées vienne illuminer ces recoins mystérieux de leur cœur où règne, même dans le doute le plus absolu, on ne sait quelles illusions que la langue humaine n'a jamais précisées.

Oh ! les belles choses somptueuses et ingénues à la fois qu'on va vous raconter, qu'on va vous répéter, du moins, car depuis les rois Mages, l'étoile, la crèche auréolée, l'âne et le bœuf, ce sont toujours les mêmes histoires ravissantes, il est vrai, où le joyeux Noël, le bon père Christmas et l'Enfant-Dieu jouent le principal rôle. On ne se lasse pas de décrire et d'entendre décrire les « piangellos » italiens, le Hans Trapp d'Alsace, les « carols » que, ce soir-là, les petits pauvres de Londres vont chanter de porte en porte, en offrant du gui, les arbres illuminés et surtout, oh ! surtout, les sabots de Noël. Et c'est charmant ! C'est d'un charme qui ne s'exprime pas, d'un charme doux et puissant où il entre de la divinité, de l'humanité, une impression de neige, une impression d'encens, une impression de fête, la vision magique d'une étable éclairée par une étoile grandiose qui se trouve cependant au plus haut point du ciel, et puis d'autres choses qu'on ne saurait dire, qui sont surtout exprimées par la reconnaissance, l'extase, l'amour de nos chers enfants pour la féerie prodigieuse de ce distributeur royal qui transforme, ce soir-là, les cheminées en voies célestes.



Et cela me fait songer soudain que, moi aussi, je sais une histoire de sabot de Noël ! Mais ce n'est pas une histoire comme vous pourriez croire, ce n'est pas une de ces belles histoires suggérées par la somptuosité de la légende de Noël. Non, ce n'est pas une de ces histoires-là. En vérité, ce n'est pas une histoire du tout comme nous avons l'habitude d'en dire. C'est-à-dire que personne ne l'a imaginée. Elle n'a été imaginée que par la vie, tout simplement. Si elle l'eût été par un homme, elle ne m'eût pas intéressé, si grande que pût être la valeur du cerveau de cet homme ; je l'eusse trouvée d'une confection superficielle. Tandis que, malgré que ce ne soit qu'une petite chose très simple, très humble, assez naïve, j'en ai été touché jusqu'aux larmes.

Du reste, je vais vous la confier :

Il y a cinq ans, je me trouvais au Mont-Dore. C'est assurément un des endroits les plus captivants de notre beau pays de France. Je m'y rendais chaque été, et je ne crois pas qu'il y ait, en toute la région des Monts-Dômes, un seul site dont je n'aie goûté la poésie si pittoresque. Tous les guides me connaissent et la plupart me saluent d'un amical : « Bonjour ! » Cependant, une après-midi, comme je méditais devant le Casino, quelqu'un s'arrêta auprès de moi, m'offrit de me guider à travers les beautés et les curiosités du pays.

Je manifestai à ce quelqu'un mon étonnement qu'il me fit une telle offre, alors qu'il n'était certainement pas un des guides habituels de l'endroit, car, depuis dix ans que je venais au Mont-Dore, je ne l'y avais jamais vu.

Il sourit.

— C'est vrai, me répondit-il. Voilà bientôt quinze ans que j'ai quitté l'Auvergne pour aller tenter fortune dans l'Amérique du Sud. Mais, en vérité, je ne l'ai jamais quittée, car j'en avais emporté l'image dans mon cœur. J'ai été loin de faire fortune dans la République Argentine, mais je crois bien que si j'y avais fait fortune, je n'aurais pas pu m'empêcher de revenir quand même... Je n'ai pas cessé de souffrir d'une nostalgie qui me rongeait la vie... Quinze ans, Monsieur !... Quinze ans sans revoir mes dômes, mes vallées, mes cascades, mes sapins, mes lacs, mes rochers !... Quand je suis descendu du chemin de fer, je me suis prosterné et j'ai baisé la poussière du quai... Ah ! Monsieur peut me croire : nul ne connaît mieux que moi tous les détails de mes vieux dômes... Le père Castagnas est comme le parent des montagnes auvergnates qui l'ont sûre-

ment reconnu quand il est revenu auprès d'elles... Toutes les personnes du pays l'aiment, le père Castagnas... Il a son écuelle de soupe chaude sur toutes les tables, voyez-vous... Je suis bien certain que si Monsieur voulait utiliser mes services, il en serait très satisfait... Je lui ferai sûrement connaître des choses qu'il ignore... Je suis très bon marché, voyez-vous... Cinq francs pour toute l'après-midi.

— Mais il n'est pas un coin d'ici que j'ignore, mon ami... Vos vieux dômes sont aussi mes vieux dômes...

Cette réflexion dut être une hérésie pour le père Castagnas, car il ne put dissimuler un haussement d'épaules.

— Je suis bien sûr, dit-il, que Monsieur connaît comme curiosités que la Vierge d'Orcival ou le château de Cordès... Et encore !... Avec ce que je lui apprendrais de nouveau, il lui semblerait ne jamais les avoir vus...

La ténacité de cet homme m'amusa.

— Est-ce que Monsieur a visité l'église Saint-Pardoux, le beffroi de Besse, le baptistère de Chambon ?...

— Naturellement, voyons !... C'est vraiment de l'inédit que vous me proposez là !...

— Monsieur a-t-il...

— Faites-moi donc la grâce de me laisser rêver en paix !...

— Monsieur connaît-il le sabot de Noël du lac de Guéry ?...

— Qu'est-ce que c'est que ça, le sabot de Noël du lac de Guéry ?...

— Ah ! je savais bien que mes services seraient utiles à Monsieur !...

Le sabot de Noël du lac de Guéry, ce n'est certainement pas une chose « à faire accourir les gens de partout », mais, tout de même, c'est intéressant pour ceux qui veulent savoir toutes les curiosités de la Limagne... Ce n'est pas loin d'ici, voyez-vous... Le plus court, ce serait de prendre la route de Clermont... Monsieur ne perdra pas son temps... La vue est magnifique sur le massif Mont-Dore... jusqu'à un petit hameau, près du lac... Si Monsieur veut venir... Je suis bon marché... Cinq francs, toute l'après-midi...

— Mais qu'est-ce que c'est que ce sabot de Noël ?...

— Ah ! voilà... C'est une chose à voir d'abord, voyez-vous, et à raconter ensuite... Avant, ça ne vous dirait rien...



Le rusé compère se rendait compte qu'il venait d'éveiller ma curiosité et qu'il ne devait pas, dans son intérêt, répondre nettement à la question que je lui posais.

Il répéta, pour me décider :

— Je suis bon marché, Monsieur... Cinq francs... La saison ne donne pas, cette année... Et, si Monsieur veut, je le mènerai ensuite chez Mariette, à la cascade de Servières... Justement, elle a été en condition à Paris, chez un officier, comme nourrice... Elle tient un petit café perdu dans les bois, où on boit du vin de la Limagne d'Issoire, un petit vin fameux dans toute la région...

Il eut un claquement de langue, d'une extraordinaire éloquence gourmande.

Ce fut peut-être le désir de goûter à ce fameux petit vin de la Limagne qui me décida.

Je suivis le père Castagnas.

Il crut alors avoir discerné en moi un goût immoderé pour les clos auvergnats et me vanta, tout le long du chemin, vingt endroits connus de lui seul, où l'on savourait le plus pur jus du terroir.

Je ne prêtais qu'une attention distraite à tout ce qu'il disait ; je ne pouvais m'empêcher d'être quelque peu intrigué par ce sabot de Noël que j'allais voir, de me demander en quoi il pouvait bien mériter d'être vu.

Nous parvinmes près du lac de Guéry. Le père Castagnas frappa fortement à la porte de l'une des premières maisons du hameau.

Un vieil homme, courbé, tremblant, à demi-sourd, vint nous ouvrir.

— Bonjour, Dominique... Je vous demande pardon de vous déran-

ger... Ce monsieur, qui est un grand personnage, a entendu parler du sabot de Noël de votre petite Rosa et il voudrait le voir, rien qu'un moment...

Le vieil homme me fixa d'un air soupçonneux et grommela en patois quelques paroles dont le ton signifiait qu'il ne lui était pas agréable qu'on fût curieux de ses affaires.

Mais mon guide insista tant qu'il nous laissa monter, sans cesser de murmurer son mécontentement.

Je vous laisse penser quelle fut ma déception lorsque j'aperçus, dans le coin d'une pièce à peu près vide, seulement meublée d'un bahut et d'une chaise, un simple sabot de bois doré de la grandeur d'un berceau et orné de glands de soie.

— Et puis ?... dis-je en me tournant vers le père Castagnas.

— Et puis, voilà, Monsieur... Je pense que Monsieur n'est pas habitué à voir des sabots de Noël de cette dimension-là... D'autant plus que ce n'est pas une enseigne de sabotier, comme on pourrait croire, mais un véritable sabot de Noël...

Je l'aurais étranglé, cet animal-là, pour s'être pareillement moqué de moi !... Je pris le parti d'éclater de rire ; je lui demandai de m'excuser auprès du vieillard et nous sortîmes.

Dehors je lui tendis sa pièce de cent sous en le priant de me laisser tranquille.

Il parut stupéfait.

— Mais ce n'est pas tout !... Maintenant que vous avez vu le sabot de Noël de Dominique, je dois vous mener chez Mariette, ainsi que je vous ai dit... Elle vous le racontera... Si elle n'était pas disposée, eh bien ! je vous le raconterai, moi, mais je ne saurais pas aussi bien qu'elle, parce qu'elle...

— Allons chez Mariette, malgré que je me doute bien que c'est surtout le petit vin de la Limagne d'Issoire qui vous y attire...

— Oh ! Monsieur !...



Elle nous fit un accueil charmant, Mariette.

— Ah ! vous êtes allé voir le sabot de Noël de la petite Rosa !... Quelle idée il a eue, ce Castagnas, de vous montrer ça !... Ce n'aurait été intéressant que si vous aviez connu Sylvie, la fille de Dominique, ou Bernard...

— C'est que monsieur a visité toutes les choses du pays, dit Castagnas... Alors, comme je voulais absolument lui en montrer une assez curieuse quand même, j'ai pensé que ça...

J'eus un nouveau rire, puis je dis à Mariette :

— Mais il paraît qu'il a une petite histoire, ce grand sabot-là, et que vous la savez très bien... Si vous voulez me la dire vous effacerez peut-être la déception que j'ai éprouvée... Servez-nous donc de votre vin auvergnat qui n'a pas son pareil, paraît-il.

— Avec plaisir !... Seulement, vous savez, si mon petit vin est excellent, la petite histoire du sabot de Rosa n'est pas très gaie pour une chose de Noël...

Elle ordonna à sa servante d'aller nous chercher deux bouteilles de ce vin gris qui est vraiment exquis, me dit encore son plaisir de ma visite et commença, après que nous eûmes trinqué comme de vieilles connaissances :

— Ma pauvre Sylvie !... Quand j'y pense, Monsieur, les larmes me viennent aux yeux... Nous nous aimions comme deux sœurs... Du reste, nous étions sœurs de lait... Excusez-moi d'aller un peu vite, parce que tout à l'heure les consommateurs vont rentrer du marché d'Orcival et je serai obligée de vous quitter pour seconder ma servante... Elle s'est mariée toute jeune, ma pauvre Sylvie, avec un sabotier de Clermont qui est venu habiter près du lac de Guéry après leur mariage... Comme ils s'aimaient, si vous aviez vu !... Une petite fille leur était venue... Elle s'appelait Rosa... Un véritable amour du bon Dieu !... Tout le monde adorait cette enfant-là et on s'arrêtait chez eux rien que pour l'embrasser... Vous avez souvent vu les anges qu'on représente sur les images, n'est-ce pas ?... Eh bien ! ils ne sont pas si jolis que l'était Rosa... Et intelligente !... C'est Sylvie qui en était fière !... J'ai oublié de vous dire que lorsque Rosa naquit, Bernard, son père, lui avait fait construire comme berceau le grand sabot que vous avez vu tout à l'heure chez le vieux Dominique... C'était tout à fait original et charmant avec, dedans, cette petite fille rose qui souriait toujours en ouvrant ses grands yeux bleus si adorables... Vous n'en avez pas du tout idée, Monsieur, malgré que vous l'avez vu, car je vous jure qu'il semble que ce n'est plus le même, ce grand sabot vide, si triste, là dans ce coin !... Enfin, voilà que Rosa grandit, devint une petite fille... Elle avait quitté son berceau et y couchait maintenant ses poupées... La première fois qu'elle mit ses petits sabots, à elle, dans la cheminée, la veille de Noël, elle y trouva, le lendemain, une boîte de bonbons et un ménage... Cela lui donna l'idée de mettre, la prochaine fois, au lieu de ses sabots, l'énorme sabot que son papa lui avait fait lorsqu'elle était venue au monde... Certainement que le bonhomme Noël en apporterait des choses, et des belles, dans ce grand sabot-là !... Elle disait comme ça à ses parents :

— « Au prochain Noël, savez-vous ce que je vais faire !... Je vais mettre le grand sabot dans la cheminée... Seulement, voilà, comme j'ai peur qu'en le voyant si grand le papa Noël ne veuille pas le remplir et se sauve, il faudra que je m'y couche comme lorsque j'étais toute petite... Il est encore assez grand pour ça... Alors quand je le verrai descendre par la cheminée, je le tirerai par son manteau, le papa Noël, et il sera bien obligé de me le remplir, mon grand sabot !... »

— Ah ! Monsieur, l'amour que c'était, cette enfant-là avec ses raisonnements de grande personne !...

» Noël approchait. Bernard et Sylvie, heureux comme des rois en pensant à la joie qu'aurait leur Rosa adorée, avaient fait une ample provision de boîtes de bonbons, de jouets qu'ils devaient, pendant qu'elle serait endormie, déposer doucement sur le grand sabot que Bernard avait creusé encore et capitonné... Et voilà, tout à coup..., la veille même de Noël !... que Rosa tomba subitement malade... Figurez-vous que la chérie qui attendait ce soir-là avec tant d'impatience avait, vers les sept heures... pendant un peu de calme... demandé à ses parents qu'on la couchât dans le grand sabot... à cause de l'idée qui ne la quittait pas, malgré une fièvre atroce... Ils n'avaient pas osé la contrarier... Des voisines étaient accourues à la nouvelle du mal soudain de Rosa... Les unes avaient apporté des rubans, les autres des robes de dentelle, de soie, pour ses poupées ; et vous savez, Monsieur, je ne peux pas vous dire quel effet ça faisait à tout le monde que ce Noël si triste de la petite malade dans son grand sabot couvert de ces rubans, de ces robes de dentelle et de soie, qu'on n'avait pu empêcher de lui donner tout de suite pour tâcher de lui faire plaisir... Mais on voyait bien qu'elle souriait sans avoir envie de sourire... Elle nous regardait avec des yeux, voyez-vous, des yeux si brillants de fièvre et si tristes que ça nous serrait le cœur à tous... Un médecin de Royat est venu : il a ordonné une potion et il est parti en courant sans même l'ausculter... Pour moi, il ne s'y entendait pas, ce médecin, et puis une enfant de sabotiers ça ne vaut pas la peine qu'on perde son temps à l'examiner sérieusement... Ah ! mon Dieu !... Rien que d'y penser j'en pleure, voyez-vous... Voilà que tout à coup elle pousse un cri... Oh ! un cri... Et puis, elle étend ses petits bras... et puis sa jolie figure est devenue toute rouge... Elle nous regardait toujours avec des yeux hagards... et un air d'appeler au secours... Nous perdions la tête... Qu'est-ce que c'était que ce mal-là, mon Dieu !... Elle étouffait, cette pauvre chérie !... Sylvie, en sanglotant, s'était mise à genoux contre le grand sabot et couvrait sa Rosa de baisers... Bernard était allé chercher tous les jouets qu'ils avaient cachés et les lui montrait en s'efforçant d'avoir l'air content :

— « Regarde, ma mignonne, ce que Noël vient de t'apporter !... Les beaux livres d'images !... Les boîtes de dragées !... Oh ! cette arche de Noé !... Cette musique qui joue toute seule !... Oh ! comme c'est beau, tout ça !... »

» Mais la mignonne ne souriait plus... Elle ne regardait même pas... Et voilà... Ah ! Monsieur !... Voilà qu'au moment même où sonnait la messe de minuit, elle pousse un autre grand cri... elle se raidit sous les baisers de Sylvie... elle reste immobile et devient toute pâle, maintenant... toute pâle... Elle était morte... Les cloches sonnaient toujours... Ah ! Monsieur... Nous étions consternées, nous avions, toutes, cette idée qu'en même temps qu'elles annonçaient la naissance de l'enfant Jésus, elles annonçaient la mort de notre chérie, un autre enfant Jésus, allez... Ah ! Monsieur !... Nos coeurs étaient plus glacés que les pierres qui se trouvaient dehors, dans cette nuit d'hiver... Tour à tour, nous venions embrasser notre Rosa, et nous nous regardions, tremblantes, sans oser prononcer une parole... Toute ma vie, je le verrai ce grand sabot doré et ses glands de soie (car Bernard l'avait doré et paré pour cette fête de Noël !) : toute ma vie, je le verrai sous les jouets que Bernard, désespéré, y avait posés, avec cette petite morte que nous aimions tant, qui semblait y dormir et devoir se réveiller bientôt parmi tant de bonheur... Et voilà... Oh ! Monsieur... Voilà que Sylvie s'écroule à nos pieds, évanouie... En vérité, elle était morte aussi, en quelque sorte, puisqu'elle n'a repris ses sens que le lendemain, et qu'une semaine après on la portait au cimetière... Et voilà que Bernard se met à gesticuler en poussant des hurlements... Et voilà... Oh ! mon Dieu !... Il était devenu fou, subitement... Et voilà qu'il se jette sur le grand sabot doré couvert de jouets... sur le grand sabot doré où dormait le pauvre petit cadavre... Et voilà qu'il le met sur son épaule et, avant que nous ayons pu l'arrêter, qu'il tire brusquement la porte à lui et se sauve dans la nuit en criant avec des rires qui vous arrachaient les entrailles : « Voilà mon sabot de Noël ! Voilà mon sabot de Noël !... »

Mariette s'interrompit. Elle pleurait abondamment : elle ajouta ces quelques paroles entrecoupées de sanglots :

— Oh ! Monsieur !... Ça aussi, je le verrai tant qu'il me restera à vivre et toujours j'en pleurerai... Il faisait un clair de lune magnifique... Tous les gens des bords du lac qui couraient après cet homme !... Ce grand sabot de Noël qui était devenu un cercueil et qui brillait avec ces jouets dessus !... Cet horrible Noël de notre petite Rosa !... Ce pauvre Bernard qui ne cessait de crier en riant : « Voilà mon sabot de Noël ! Voilà mon sabot de Noël !... »



AU MILIEU DES OVATIONS LE PRÉSIDENT WILSON SE REND A L'HOTEL DE VILLE



Le 16 décembre, le président Wilson a été reçu solennellement à l'Hôtel de Ville, où il s'est rendu en compagnie du président de la République, au milieu des acclamations d'une foule immense qui se pressait sur son passage, lui jetant des fleurs, aussi joyeuse que les jours précédents. Voici d'ailleurs le cortège arrivant par les grands boulevards dans l'avenue de l'Opéra ; une ovation formidable éclata : elle se prolongea sur tout le trajet et ce ne fut qu'une immense clamour faite des cris de « Vive l'Amérique ! » « Vive Wilson ! » Le Conseil municipal a décerné au président le titre de citoyen de Paris, qu'avant lui avait accepté George Washington. Les manifestations qui l'ont accueilli ont profondément ému M. Wilson. « Vous m'avez donné, a-t-il dit au président de notre municipalité, le sentiment très fort que j'étais chez moi ici. »

NOÉ

Chanson de Noël

Par GEORGE AURIOL

Parmi ceux que vivants la Gloire environna — ou qu'après mort Fortune couronna, tardivement, — beaucoup ont vu leur vrai semblant — surgir debout du marbre blanc — de par l'engin subtil des vieux tailleurs d'images... — Et d'autres les mains jointes sont gisants, — ayant aux pieds l'hommage — d'un petit chien couchant.

Mais, qu'ils soient sous les dalles endormis, — peuplant les nef, ou chevauchant sur les parvis, — aucun de l'éternel renom n'est digne — comme celui qui fut l'inventeur de la Vigne.

A qui veut le pourtruire — marbre ou granit ne sont point nécessaires ; — bronze non plus ne saurait convenir. — Il n'est, pour évoquer son souvenir, — que la pierre à fusil — et l'épinette — qui sort d'icelle, — quand le fer du hoyau vient l'assaillir.

Celui-là, c'est Noé, doyen des noctambules.

— Sans faire offense — à sa nombreuse descendance, — je puis ainsi le blasonner, franc de scrupule, — car dans la Nuit des Temps, — voilà si longtemps — qu'il circule...

Songez donc qu'il a vu le Monde adolescent — et la Lune en un meilleur âge : — alors qu'un rouge sang — empourprait l'or de son visage — si pâle maintenant.

Explorateur de l'Extrême-Jadis, — il en savait les moindres sentes — et les ruisseaux frangés d'iris. — Quand il pleuvait, bergère, — à tes côtés il s'asseyait sous la fougère — arborescente.

Peut-être même a-t-il connu — vert et feuillu — ce noir charbon — que de terre nous extrayons, — pour lui voler sa tirelire de rayons.

Bien avant que Virgile mariât — à la vigne l'ormeau — dans les vignobles d'Ararat — et dans les lieux circonvoisins — il publia, — ce qui n'est pas moins beau, — les bans de la Framboise et du Raisin.

N'eût-il qu'une épine enlevé — au dur chemin — qu'il nous est ordonné de gravir — et ne l'eût-il enjolivé — que d'un pied de jasmin — notre devoir serait encor de le bénir — et de honnir — quiconque tenterait de le ternir.

Mais tel n'est pas son cas, — je m'en rapporte aux Ecritures : — Chicheté ne le conquit pas, — et du bien dont il disposa — il nous a fait pleine mesure.

Quand s'ouvrit le dernier chapitre de sa vie — et Dieu sait si longue elle fut, — d'abord il but. — Ensuite, à l'alouette il dit : « Ma mie, — prends ce pépin, où la maîtresse clause — de mon testament est enclose — et, suivant le chemin de l'Occident — derrière mon épaulé, — va le semer diligemment — au pays que, plus tard, on nommera la Gaule.

» S'il est vrai que son ciel bleuet — fasse ton chant plus guilleret — et plus léger — ton voltiger, — c'est en cet azur-là, vraiment, — mieux qu'en nul autre firmament — que le Soleil — doit se montrer à point vermeil, — et souverain — pour enrichir la Vigne d'un vrai Vin. »

Suresne, un gobelet de ta piquette — à la santé du bon Noé, — fils de Lameth !

Beaujolais, Angevins, Tourangeaux — et vous, sires de Clos-Vougeot, — ouvrez le rituel — et chantez un cantique à sa mémoire :

— Vous lui devez vos plaisirs gustuels — et la saveur et le parfum — qui règnent sur chacun — de vos terroirs.

Car, sachez-le trestous, il est notoire — qu'ayant planté la vigne, ainsi que dit Villon — (en langue d'or, non de billon), — il ne s'endormit pas dans le sillon — comme on pourrait le croire :

— Mais brin à brin — composa le bouquet spirituel — qui, passant du cep à la treille — et de la treille au grain — monte au palais, par les degrés de la bouteille.

Ce bouquet-là — ne fanera jamais — et de fleurir jamais ne cessera — car par essence il est perpétuel.

Au reflet des feux de Bengale — muses, lancez un évoqué ! — et faites sonner vos crotales, — en l'honneur du père Noé !

Père Noé, père Noël !... L'un ne bat l'autre que d'une ! — et de leur ressemblance, on demeure saisi ; — dirait-on pas même bonhomme ?

Tous deux barbus de neige et de teint cramoisi — le plus de l'an dorment leur somme — pour ne sentir renaître leur activité — que vers le temps joyeux de la Nativité.

Sa longue sieste terminée — le premier creuse alors mille petits bateaux. — A cœur de jour et de journée, — il taille, avec la gouge et le couteau, — les naïves statues — de nos seigneurs les animaux ; — et l'autre s'évertue — multipliant les panierées — à loger tout cela dedans les cheminées.

Ce n'est pas tout encor... — Pour rendre plus solide notre joie — ces vrais coeurs d'or — enfournent les marrons dans le ventre de l'oeie !!!

Donc, à tous deux, *gloria, laus !* — d'un bout à l'autre de la terre — ainsi qu'à leur honorable compère, — lord Santa Claus !

Mais, si je ne m'abuse, — c'est pour Noé, non pour Noël — qu'aujourd'hui j'ai gonflé ma cornemuse — et je suis en chemin de l'oublier. — Bonnes gens qui m'oyez,



— de votre bonté je m'éluse... —
Vous feriez bien de me le rappeler.

C'est un mince délit, en
somme... — et vous m'en absou-
drez, vous tous qui m'êtes juges,
— puisque, pour une fois, — mon
devoir et mon droit — sont de
remonter au Déluge.

Du reste, nous y sommes.

Rien n'est plus dubitable, —
assurément — que la date de cet
événement — mémorable.

Mille plumes contradictoires
— ont bâti là-dessus mille volu-
mes péremptoires : — elles n'ont
pas élucidé l'histoire.

Pour moi, je m'en tiens là — et je ferme ma porte — à
toute controverse. — Une seule chose m'importe : — En ce
temps-là, — pendant quarante jours, il plu à verse — et, qui
plus est, durant quarante nuits, — au dire de Sylvestre de Sacy.
Personne ne dispute sur ceci.

Le monde entier fut molesté — par cette épouvantable
humidité.

Lointains précurseurs de Gribouille — tous les fleuves
furent noyés — avec leurs peuples de grenouilles, — les plaines
et vallons du cadastre rayés ; —
enfin l'Océan déborda, — crû et
monta si haut qu'il balaya — le chapeau de l'Himalaya.

C'est en cette occurrence — sans
précédent — que le bon Noé dessus-
dit — se montra, comme on dit, —
vulgairement, — à la hauteur des cir-
constances :

Ayant transféré sa maison — dans
une nef de sa façon — « *East, west,
home's best* » — il s'embarqua sans
demander son reste.

(Quand il n'existe plus de gué,
— le mieux est en effet de naviguer.)



Toutefois, quand je parle d'oc-
currence — très improprement je m'ex-
pique : — Notre personnage biblique
— possédait quelques pronostics, je
pense, — touchant ce magistral gra-
buge — que nous appelons le Déluge.

J'en trouve la preuve en ce fait — qu'il mit cent ans à
construire son arche — de la quille au couplet. — « Cent ans !
m'allez-vous dire, c'est beaucoup. » — Parlez pour vous :
— Dieu ne mesurait pas le temps aux patriarches.

Parfois même il leur dévoilait — l'ordre et la marche —
de son auguste bon plaisir, — ou leur notifiait — par un expès —
son irréfutable désir.

Et c'est ainsi qu'il révéla, sans aucun doute, — au très
humble et très dévoué — Noé, — son projet d'inonder la
Terre, toute.

Si l'on y réfléchit un peu, Dumont d'Urville, — le cap-
tain Cook et Bougainville — ne furent que des moussaillons —

dont s'amoindrit fort le mérite — comparés à celui qui fit flotter
son pavillon — sur un océan sans limites.

Et quand on sait quel chargement — il avait au fond de sa
cale — à chaque noeud on est contraint de faire escale — sous
le poids de l'étonnement.

Il ne se borna pas à sauver sa famille — mais aussi tout ce
qui fourmille — bruit, chante, rugit ou babille. — De chaque
sorte d'animaux, — petits et gros, — il cueillit un échantillon —
pour meubler et lester son galion.

Ah ! mes enfants ! — pensez à cette ribambelle — défilant
sur la passerelle, — et soyez à jamais émerveillés ! — car
ne fallait-il pas veiller — en outre — à ce que l'éléphant —
n'écrasât pas la sauterelle — et défendre à la loutre — d'oc-
cire la tendre sarcelle ?



Frère Lapin, — à quoi donc serviraient la persil et le
thym — dont nous parfumons nos civets, — et ce gai serpo-
let — que, le matin, tu vas broutant, — si Noé ne t'avait tiré
— des pattes du Néant ?

Maître Corbeau, tu ne serais qu'un souvenir — et ton
fromage — au monde n'aurait su venir, — si les vaches et toi
vous aviez fait naufrage.

Frère Loup, frère Paon, frère Hanneton — que tour à
tour nous imitons — ainsi que dame Pie, — c'est par sa
grâce que nous profitons — de votre aimable compagnie...

Sans lui, point de chansons, — parmi les haies, — de
cerfs, biches et daims — sous la futaie, — de hérissons —
en nos jardins — pour les purger du limaçon.

Premier des amiraux et des viticulteurs — cet homme,
— en résumé, fut le vrai fondateur — du Muséum.

Notre histoire sans lui serait peu naturelle, — et c'est
lui qui, pendant que hurlait le typhon, — conçut le point
de vos manchettes immortelles, — ô Monsieur de Buffon !



D'aucuns hurluberlus, sans doute, lui reprochent —
d'avoir laissé périr maints animaux bancroches — et monstrueux,
— et fabuleux, — et quasi boches... — sans songer qu'à loisir —
ces gaillards ne nous eussent pas laissé moisir, — s'ils
étaient demeurés en notre voisinage : — Etant de ceux
dont l'estomac — peut escamoter un trois-mâts — avecques
tout son équipage.

D'ailleurs, n'étaient-ils pas anté-diluviens ? — Par ce
seul mot leur tâche est nettement déterminée :

Lorsque l'on est ainsi catalogué — et que le déluge sur-
vient, — inutile d'épiloguer. — On a terminé sa journée.



Il fit donc sagement, celui que je célèbre, — d'abandonner
dans les ténèbres — de leurs clapiers — ces bestiaux
surchargeés de vertèbres, — d'ailes, de griffes et de pieds.

Pour ce, nous lui devons une fière chandelle —
pâle pourtant, auprès de celle — du franc-comtois Georges
Cuvier.

Chandelle, dis-je ? — C'est
par milliers — qu'il les faudrait
faire briller — pour commémorer
ses prodiges. — Quoi qu'il en soit,
— je me déclare, moi, — son
homme-lige.



En rabotant cette humble
rhapsodie — que très séalement je
lui dédie, — Noël ! je crie. —
Noël au patriarche ! et noël à Noël,
qui chaque année, — pour nous
induire en rêverie, — ramène l'Ar-
che — au port de notre cheminée.



TEINDELYS

donne un teint de lys



Crème
Poudre
Eau

Conserve la
fraîcheur de la jeunesse

Embellit,
efface les rides

Poudre, 4 fr.; 1^{er}, 5 fr. — Crème,
grand modèle, 9 fr.; 1^{er}, 10 fr. 70;
petit modèle, 5 fr.; 1^{er}, 6 fr. 20.
Savon, 4 fr.; 1^{er}, 5 fr. — Eau, 10 fr.;
1^{er}, 13 fr. — Bain, 4 fr.; 1^{er}, 5 fr.
Lait, 12 fr.; 1^{er}, 15 fr.

Aucun envoi contre remboursement.

Bain
Savon
Lait

Produits scientifiques
pour
l'hygiène rationnelle
de la peau
(épiderme et derme).

ARYS
3, rue de la Paix
PARIS
et toutes parfumeries.

ARYS

VOUS offre, Mesdames et Messieurs, de venir pendant tout le mois de décembre vous parfumer à titre gracieux à "UN JOUR VIENDRA", vous permettant ainsi d'apprécier la finesse et la suavité de cet incomparable parfum, d'ores et déjà adopté par nos élégantes et nos artistes les plus renommées. Vous pourrez vous faire présenter les diverses créations d'ARYS et notamment ses produits de beauté préparés suivant des formules donnant toutes garanties scientifiques.

Un Carnet de Beauté, plein de renseignements qui vous intéresseront, vous sera offert à titre de souvenir.

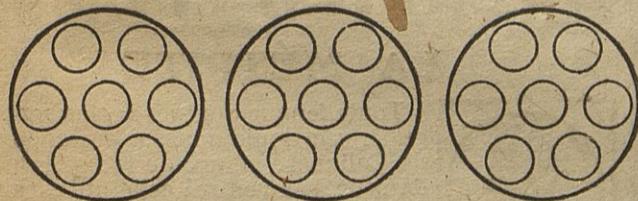
Il nous sera très agréable de vous recevoir.

Envoi par poste du flacon LALIQUE, fcc 33 fr.
et du CABINET DE BERETÉ, fcc 1 fr.

3, rue de la Paix, PARIS.

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 37



TROIS COUPS DE CISEAUX

Un sur chaque disque. Comment ?

A vous de le deviner et de telle sorte que si vous placez les uns sur les autres ces disques vous arriviez à faire apparaître tous les trois en partie, mais de façon que sur les vingt et une circonférences de ces trois disques, il n'en apparaîsse, après ce petit arrangement, que sept.

COMBIEN RECEVRONS-NOUS
DE RÉPONSES JUSTES POUR CE CONCOURS ?

LISTE DES PRIX :

1 ^{er} prix.	— Une montre-bracelet	Valeur : 50 fr.
2 ^o	Un fourneau à pétrole	» 45 »
3 ^o	Une blouse lingerie	» 25 »
4 ^o	Un coffret Eau Gorlier	» 15 »
5 ^o	Un parfum Erasmic	» 10 »
6 ^e et 7 ^e	Un pot à fleurs	» 10 »
8 ^e et 9 ^e	Un jeu d'aérano	» 8 »
10 ^e au 12 ^e	Un nécessaire chaussures	» 6 »
13 ^e au 15 ^e	Un rasoir mécanique.	» 5 »

Les réponses seront reçues jusqu'au 23 janvier 1919 et les résultats publiés dans notre numéro du 13 février 1919.

CONCOURS N° 31. — Résultats

Le titre de la nouveauté sensationnelle à trouver était le suivant : LA POCHE SURPRISE.

Nous avons reçu pour ce concours 7.811 réponses justes ; le classement s'effectue comme suit :

- 1^{er} Prix. — Une montre, valeur : 50 fr.
Mme Jeanne MAROTTE, Huisseau-sur-Mauves (Loiret). (Ecart : 8.)
- 2^e prix. — Une cravate fourrure, valeur : 50 fr.
Mlle G. PULY, 51, avenue des Batignolles, Saint-Ouen. (Ecart : 9.)
- 3^e prix. — Une blouse lingerie, valeur : 25 fr.
Mme RICHOU, 9, rue A. Baudin, Bourg (Ain). (Ecart : 10.)
- 4^e prix. — Une glace Louis XV, valeur : 20 fr.
M. Eugène QUÉMÉNER, quartier de la Gare, St-Pel-de-Léon. (Ecart : 26.)
- 5^e prix. — Un coffret Eau Gorlier, valeur : 15 fr.
M. A. LALOU, Station électr., Boulogne-sur-Mer (P.-de-C.). (Ecart : 33.)
- 6^e prix. — Un vase Méran, valeur : 15 fr.
M. Jean HUMBERT, 2, rue de la Gare, Gérardmer (Vosges). (Ecart : 34.)
- 7^e prix. — Un document d'histoire, valeur : 12 fr. 50.
M. R. REYGER, 64, boulevard de Belleville, Paris. (Ecart : 39.)
- 8^e prix. — Un flacon Coudray, valeur : 10 fr.
M. CHALANGE, Reveillon-Benay (Seine-et-Oise). (Ecart : 40.)
- 9^e et 10^e prix. — Un rasoir mécanique, valeur : 5 fr.
M. KEUSCH, Ponthierry (Seine-et-Marne). (Ecart : 62.)
Mlle BROISSIER, Hôpital Maritime de Bercy-Plage. (Ecart : 62.)

ATTENTION !

C'EST À PARTIR D'AUJOURD'HUI
que vous pouvez demander
au "Pays de France" une **Pochette Surprise**
(Voir tous les détails page II des annances.)

Pochette Surprise

BON N° 4

1^{re} Série
A découper et à coller
sur le
Bulletin de demande.

CONCOURS N° 37

BON DE CONCOURS

A découper et à coller sur la feuille de concours.

porte-t-elle
bien la devise?

LA MAISON
AMIEUX-FRÈRES
CONSERVE FRAIS
TOUT CE QUI SE MANGE
FRUITS & LÉGUMES
VIANDES & POISSONS
PRÉPARÉS DANS TOUTE LEUR FRAÎCHEUR

PENDANT LA GUERRE

Si la Maison Amieux-Frères n'a fabriqué comme conserves pour l'Administration de la Guerre que des boîtes de Porc rôti (en versant intégralement à des œuvres de guerre le bénéfice qui en est résulté) elle est par contre, devenue le fournisseur attitré de nombreuses Coopératives militaires. Elle a, en outre, efficacement aidé les œuvres d'Assistance aux Prisonniers de Guerre, en leur fournissant sans aucun bénéfice, les produits de sa fabrication.

EXIGEZ
LA MARQUE
ET LA DEVISE
**TOUJOURS A
MIEUX**
COMME GARANTIE
DE QUALITÉ

Blessés!
Anémiés!

retrouvez
SANTÉ, VIGUEUR et FORCES
par l'emploi du

VIN de VIAL
au QUINA, VIANDE
et LACTO-PHOSPHATE de CHAUX

Son heureuse composition en fait le plus puissant des fortifiants et le meilleur des toniques que doivent employer toutes personnes débilitées et affaiblies par les angoisses et les souffrances de l'heure présente

DANS TOUTES LES PHARMACIES

LES GALERIES LAFAYETTE
sont
par la transformation et les agrandissements de leurs
Rayons d'ameublement
LA MAISON DE PARIS LA MIEUX ORGANISÉE
pour tout ce qui concerne
LE MOBILIER - LES INSTALLATIONS
LA DECORATION ARTISTIQUE

FRUIT LAXATIF
CONTRE
CONSTIPATION
Embarres gastrique et intestinal
TAMAR INDIEN GRILLON
Se trouve dans toutes Pharmacies
13, Rue Pavée, Paris

L'UNITÉ DE BARBE
par le
RASOIR UNIQUE
APOLLO
& sa lame à tranchants courbes bâtie
Le Rasoir de Sûreté préféré des Soldats Alliés
Invention et Fabrication **FRANÇAISE**
EN VENTE PARTOUT

Beauté
de la
Chevelure
PÉTROLE HAHN
Produit Français.
F. VIBERT, LYON

MALADIES de la FEMME

LA MÉTRITE



Toute femme dont les règles sont irrégulières et douloureuses, accompagnées de Coliques, Maux de reins, Douleurs dans le bas ventre; celle qui est sujette aux Pertes blanches, aux Hémorragies, aux Maux d'estomac, Vomissements, aux Renvois, Aigreurs, Manque d'appétit, idées noires, doit craindre la Métrite. La femme atteinte de Métrite guérira sûrement sans opération en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infaillible à la condition qu'il soit employé tout le temps nécessaire.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY guérit la Métrite sans opération parce qu'elle est composée de plantes spéciales, ayant la propriété de faire circuler le sang, de décongestionner les organes malades en même temps qu'elle les cicatrice.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénitine des Dames (la boîte 2 fr. 25, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt).

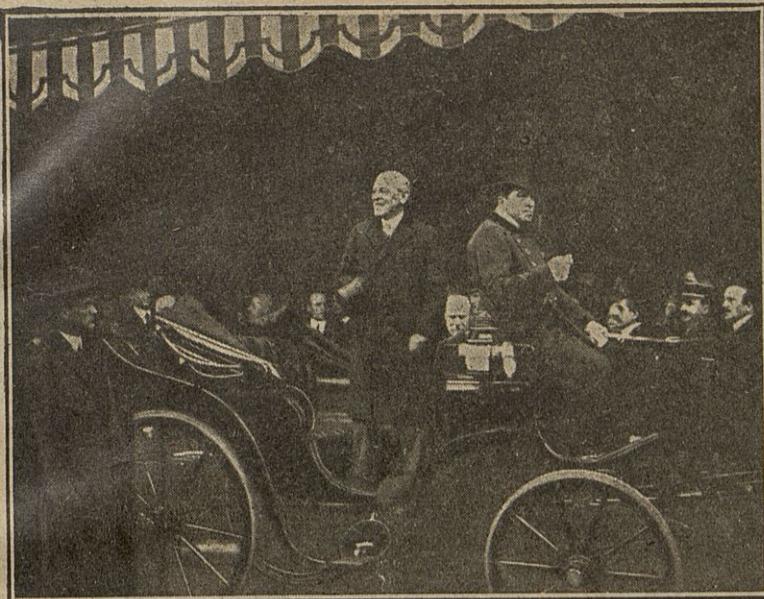
La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers, pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancers, FIBROMES, Mauvaises suites de couches, Hémorragies, PERTES BLANCHES, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre les accidents du RETOUR d'ÂGE, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 5 fr. ; franco gare 5 fr. 60 ; les quatre flacons, 20 fr., franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Notice contenant
renseignements gratis.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon
pour l'impôt.

L'ARRIVÉE DU PRÉSIDENT WILSON A PARIS



Le président sort de la gare.

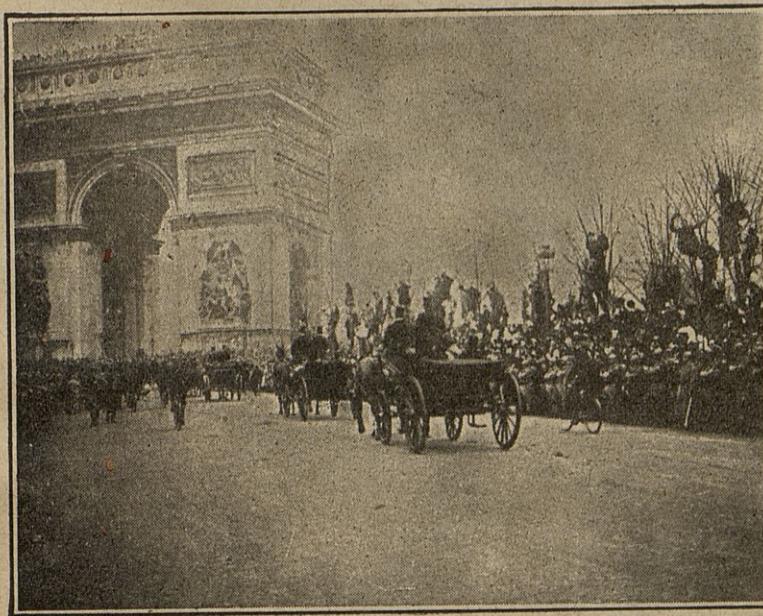


Le sourire du président Wilson.



Le sourire de Madame Wilson.

Madame Wilson parmi les fleurs.



Par nos photographies des pages 8 et 9 nos lecteurs ont une vue d'ensemble du formidable débordement d'enthousiasme qui accueillit l'arrivée à Paris du président Wilson. Ici, ce sont quelques détails de ce spectacle mémorable. A gauche, le cortège, venant de la gare du bois de Boulogne, va passer à l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile ; à droite, voici la foule massée à l'entrée de la rue Royale, attendant son passage. Dans le médaillon, une gracieuse midinette parisienne pavoisée aux couleurs américaines.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

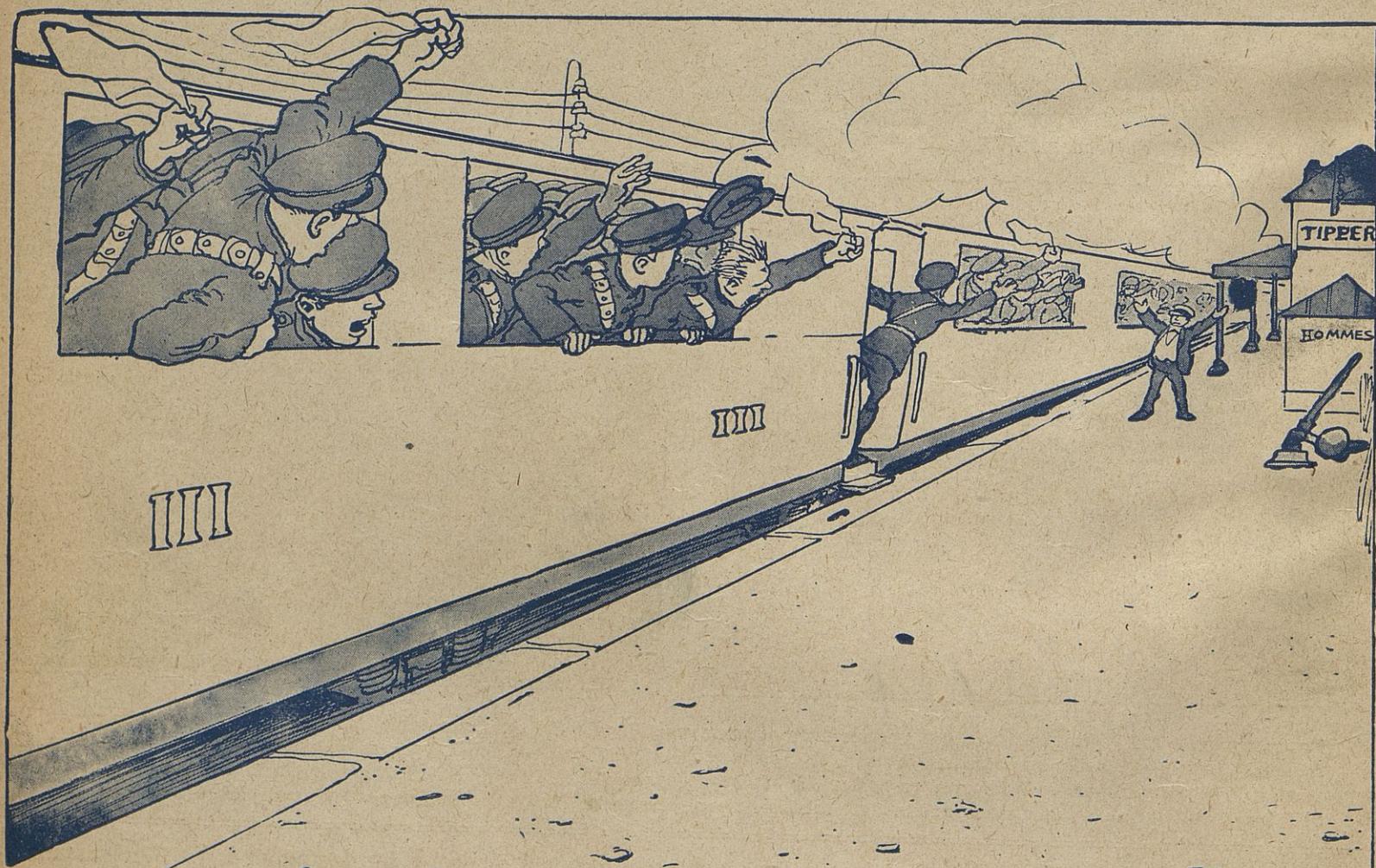
La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 218 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru aux pages 8 et 9 et intitulé : « La Lorraine et l'Alsace ont fêté magnifiquement leur retour à la mère patrie » : le médaillon du bas. Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

APRÈS LA VICTOIRE !



DEMISIÓN... DEMISIÓN... PAR ALBERT GUILLAUME.

— Encore un tablier rendu !... Nous ne pouvons plus garder personne...



ON ARRIVE ! PAR ALBERT GUILLAUME.

— Tipperary ! ! !.... Tout le monde descend !....